

INDEXE

MC.52.I.68.F

Le Courrier

PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES



POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

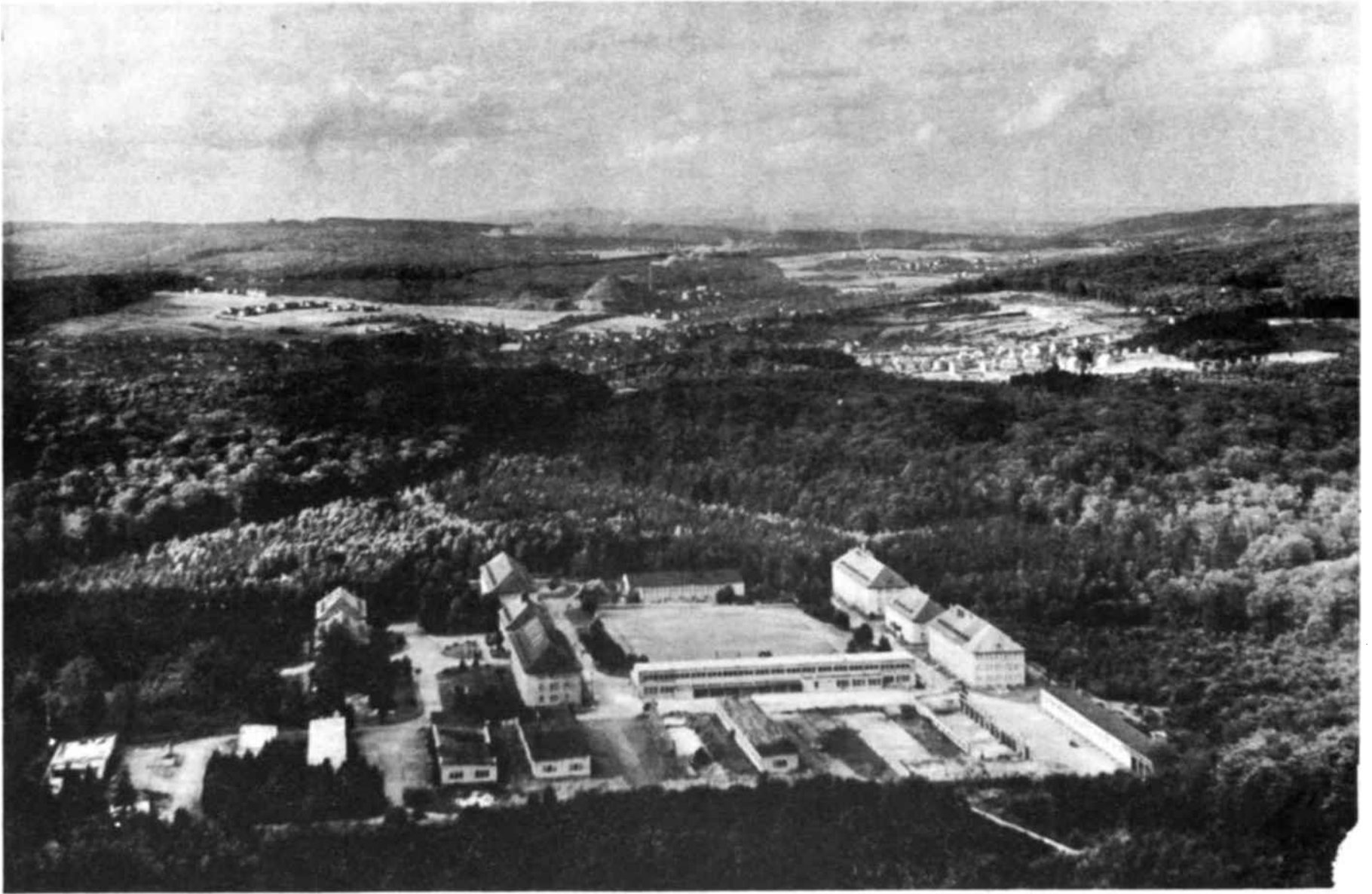
Prix : 50 fr. — 20 cents (U.S.) — 1 shilling (U.K.)

VOLUME VI — N° 2. FÉVRIER 1953



LA MUSIQUE
à l'école et dans
notre vie
quotidienne
(Voir page 10)

Photo Unesco par David Seymour.



A 6 KM. DE LA CAPITALE, AU CŒUR D'UNE DES RARES ÉTENDUES BOISÉES QUI SUBSISTE EN SARRE, S'ÉTEND L'UNIVERSITÉ DE SARREBRUCK : 1300 ÉTUDIANTS, 25 NATIONAL

L'UNIVERSITÉ DE SARREBRUCK

JETTE UN PONT ENTRE DEUX GRANDES CULTURES EUROPÉENNES

KARL (de Sarrelouis) et Johann (de Mayence), Françoise (de Nancy) et Giuseppe (de Turin), Peter, Katia, Fernandez, Ahmed !... Dans la grande salle de la « mensa » de l'Université de Sarrebruck, les présentations se font sans protocole. Je souris en réponse à cent jeunes sourires, serre d'innombrables mains à la ronde, et tente de ranimer une mémoire défaillante pour dire quelques mots aimables en une bonne demi-douzaine de langues différentes.

Par la fenêtre ouverte, le regard plonge sur la forêt toute proche, sapins majestueux et bouleaux argentés, qui entoure, investit l'Université de toute part. On a peine à se croire en Sarre, dans ce petit pays de 2.500 km² (pour plus de 900.000 habitants) qui ramasse son corps replet entre la France et l'Allemagne, et possède sans doute la plus forte densité au monde de puits de mine et de hauts fourneaux. A Sarrebruck même, l'air est parfois si chargé de poussière que le ciel en est obscurci en plein midi.

Mais l'Université, située à six kilomètres de la capitale sarroise, au cœur d'une des rares étendues boisées qui subsistent encore en Sarre, est loin des modernes forges de Vulcain. Elle s'est établie dans les locaux désaffectés d'une caserne de la Wehrmacht, vaste quadrilatère de bâtiments gris, bas sur pattes, des plus rébarbatifs... Cette métamorphose des lieux est d'un rassurant symbolisme. L'Université de Sarrebruck représente en effet, dans le monde inquiet d'aujourd'hui et particulièrement sur ces marches de l'Est toujours écartelées par les antagonismes nationaux, l'une des plus exaltantes tentatives d'union des peuples par la culture.

Son histoire, sa jeune histoire, car elle compte à peine cinq printemps, résume la douloureuse gestation de la conscience européenne, née dans les ruines de la seconde guerre mondiale.

Lorsque les premières troupes américaines et françaises pénétrèrent par une matinée pluvieuse de septembre 1944 dans Sarrebruck, encore crépitante du bruit des balles, le spectacle qui s'offrit à elles était encore plus apocalyptique que celui qui accueillait au même moment les forces alliées dans la Ruhr. Sur les

par Michel Salmon

9.800 habitations et constructions diverses qui formaient l'agglomération de Sarrebruck, plus de 6.000 étaient totalement ou partiellement détruites. Dans le pays tout entier, des dizaines de milliers de mètres carrés de gravats attestaient de la destruction de 65 % des maisons d'habitation, de 60 % des usines, de 50 % des édifices publics, dont les églises et les écoles. Dans le chaos des premières années d'occupation en Allemagne, la situation des étudiants sarrois fut particulièrement difficile. Les universités françaises ne leur offraient encore aucune possibilité. Les allemandes, surchargées, ne les acceptaient qu'au compte-goutte. Ces dernières sont d'ailleurs relativement éloignées. Les universités de Heidelberg, Mayence, Francfort et Bonn, les plus proches, celles où les étudiants sarrois se rendaient traditionnellement, sont respectivement à 153, 174, 218 et 260 km de Sarrebruck par chemin de fer...

L'étendue du désastre qui frappait la Sarre et la situation particulière que connut très tôt le pays, donnèrent naissance à un état d'esprit particulier dans la population, surtout au sein de la jeunesse universitaire.

L'Université européenne de Sarrebruck naquit donc de la conjonction de nécessités locales et de préoccupations culturelles qui les transcendaient. Elle entendait devenir un carrefour de paix, un pont jeté entre deux grandes civilisations et cultures. Il était urgent de former aussi vite que possible des ingénieurs pour les entreprises houillères et métallurgiques, des médecins pour les maladies du travail, des juristes, etc., mais la nouvelle élite sarroise devait être éduquée dans un esprit nouveau de rapprochement entre les peuples, au nom de cette Europe tout entière.

Ce fut la Faculté de médecine qui vit d'abord le jour, à Homburg, petite ville industrielle sise à quelque trente kilomètres à l'est de Sarrebruck sur la frontière allemande. Homburg est une cité terne et grise, dont le seul mérite est de posséder la meilleure brasserie du cru et l'hôpital modèle sur lequel la Faculté s'est greffée. Dès 1946, des médecins sarrois et français, ainsi qu'un ex-professeur

de l'Université de Budapest, commencèrent des cours et des démonstrations cliniques à une cinquantaine d'étudiants.

En mars 1947, on inaugura solennellement un « Institut d'Etudes Supérieures » qui se transformait, durant le semestre d'hiver de la même année, en une Université complète, dont trois Facultés (Lettres, Droit, Sciences) émigraient à Sarrebruck en 1948. Aux Facultés

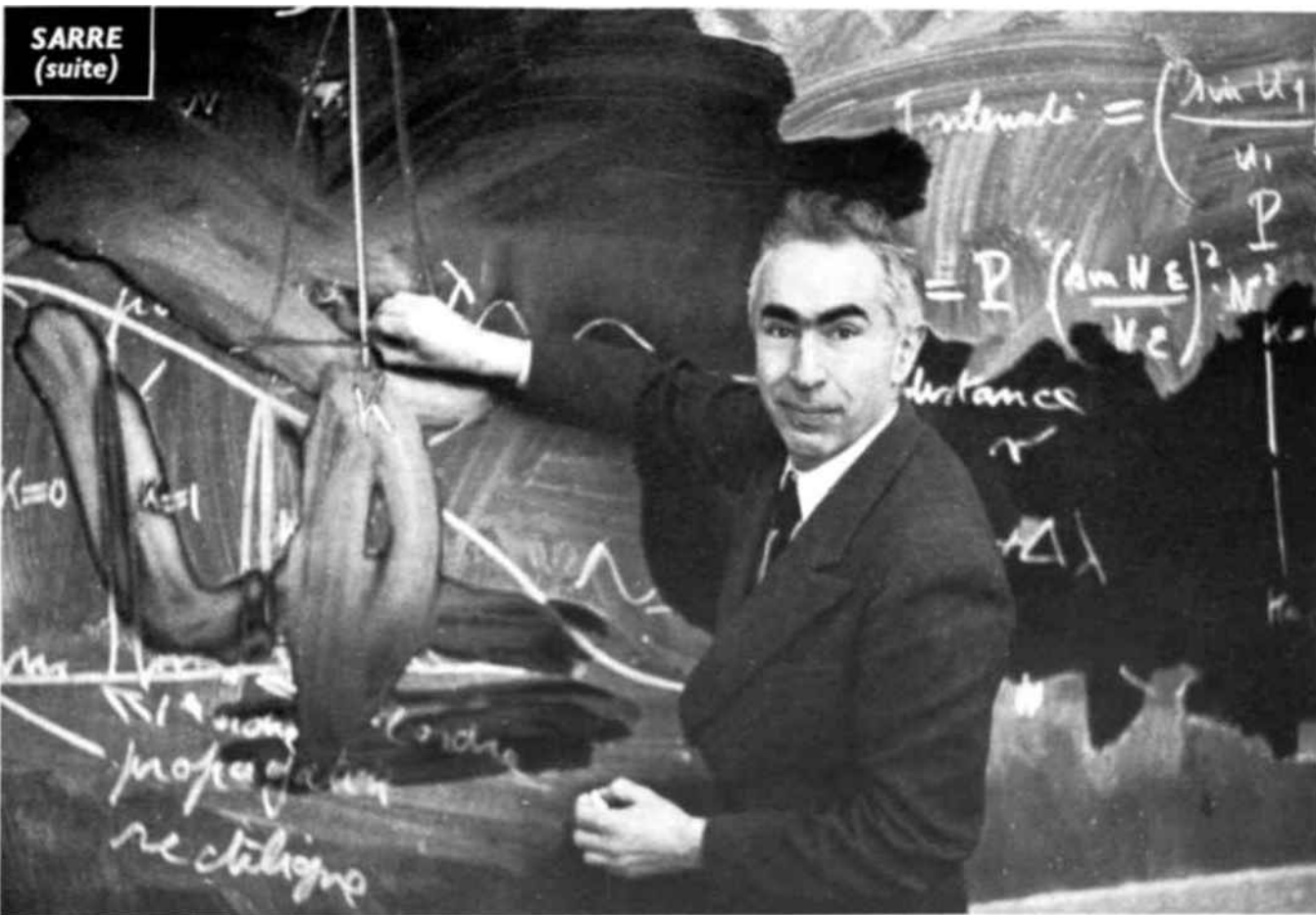
devaient s'adjoindre successivement l'Institut de Recherches métallurgiques, qui forme des ingénieurs métallurgistes diplômés en liaison avec la Faculté des sciences, l'Institut d'interprètes et enfin l'Institut d'Etudes européennes.

Le fondement juridique de l'Université se trouve dans l'article 33 de la Constitution de l'Etat sarrois qui prévoit une Université et dans la convention culturelle franco-sarroise qui pose notamment le principe

(Suite au verso)



Devant un des bâtiments de l'Université (ancienne caserne reconstruite), M. le Recteur Angelloz converse avec des étudiants. (Magnum photo.)



Les membres du corps enseignant forment une extraordinaire équipe où voisinent Cambridge (G.-B.), Cambridge (U.S.A.), la Sorbonne (France), Heidelberg (Allemagne) et Saint-Gall (Suisse). 250 professeurs, 10 nationalités. (Photos Platte.)

UNE UNIVERSITÉ MULTILINGUE EUROPÉENNE

de la participation des deux gouvernements aux affaires de sa gestion. Un décret du 15 novembre 1950, précise la position de l'Université. Celle-ci est une institution de droit public, jouissant d'une large autonomie financière. A sa tête est placé un Conseil d'Administration, comprenant les représentants des autorités directement intéressées à son développement, conseil flanqué du Rectorat, du Vice-Rectorat, du Secrétariat Général et d'un organisme de direction culturelle dont font partie tous les Doyens et Vice-Doyens des Facultés.

Université européenne (ce caractère est précisé dans les articles 3 et 4 de son statut), voire internationale, l'Alma Mater de Sarrebruck peut faire appel à des professeurs de différentes origines et est ouverte aux étudiants de toutes nationalités. La Planckstrasse de Sarrebruck, où vivent dans des maisons préfabriquées, littéralement jaillies de terre en quelques mois, la plupart des membres du corps enseignant, est une extraordinaire Babel où voisinent porte à porte Oxford et Heidelberg, la Sorbonne et Saint-Gall (Suisse), Cambridge (G.-B.) et Cambridge (U.S.).

Il y a un zoologue allemand qui fut l'une des gloires de l'Université de Shanghai, un psychologue suisse disciple de Claparède, un bibliothécaire berlinois et un physicien belge... Les quelque 250 professeurs, assistants, chargés de cours et conférenciers de l'Université de Sarrebruck, représentent à eux seuls dix nationalités. Les 1.300 étudiants comprennent de leur côté des ressortissants de 25 pays différents, parmi lesquels

980 Sarrois, 136 Allemands et 60 Français ; mais aussi des Américains, Turcs, Iraniens, Israéliens, Chinois et Vietnamiens, pour ne parler que des non-Européens. A Sarrebruck, les langues d'enseignement sont avant tout l'allemand et le français, placés sur un pied de stricte égalité. Cela se révèle, sur le plan pratique, d'un maniement assez délicat, tant pour l'enseignement proprement dit que pour les examens. Entre la rigide formation du corps enseignant français, couronnée par l'agrégation, et le fluide système allemand avec ses « Hauptamtlich » et « Nebenamtlich-professoren », ses Docteurs et ses assistants, il a fallu trouver un terrain d'entente, établir de subtils compromis. De même, les examens universitaires sarrois combinent la pratique des « licences » de type français avec le « stadtextamen », le « Doktorat » et l'« habilitation » des universités d'Outre-Rhin.

Au terme de notre plan quinquennal...

Mais déjà, un élargissement des langues d'enseignement est prévu. Avec les professeurs Startup et Jeeves, l'anglais a conquis droit de cité, talonné par l'espagnol et l'italien. Sans doute, l'Université n'est-elle pas encore tout à fait « rodée ». Elle n'a pas trouvé sa formule définitive. L'établissement du bi et même du tri-linguisme sur des fondations solides, n'est pas, entre autres, chose aisée. Mais les spécialistes étrangers, invités récemment à prendre part dans les rangs du jury au débat contradictoire qui suit les soutenances de thèses scientifiques, ont pu néanmoins se convaincre qu'une telle

démarche n'avait rien d'utopique. A toutes leurs questions, les candidats sarrois répondirent incontinent en français, allemand ou anglais, selon la nationalité de leur interlocuteur.

Un pâle soleil d'hiver joue dans les frondaisons émaciées, étincelle sur les vitres d'un bâtiment, donne à la tour de garde — une méchante cagoule enneigée — l'aspect débonnaire d'un clocher rustique... Je parcoure le « campus » de l'Université en compagnie de l'éminent germaniste qu'est M. Angelloz, qui porte encore le titre éblouissant de « Rector Magnificus Universitatis Saravenensis ». Partout, le terre-plein universitaire fait craquer son enceinte trop étroite et déborde sur la forêt. Des bulldozers déracinent les arbres par rangées entières, des excavatrices crevent la terre gelée, y creusant d'immenses cratères...

— Au terme de notre plan quinquennal, me souffle le Recteur sur un ton de confiance, nous pourrions établir ici un grand terrain de sport, — il me désigne un coin de forêt non encore violé par les machines, — nos Facultés de Sciences et de Lettres, trop à l'étroit, s'agrandiront dans cette direction, la cité universitaire s'étendra de ce côté-là, etc...

Déjà prennent racine les fondations de la magnifique bibliothèque centrale dont j'ai admiré la maquette dans le bureau du Recteur ; une longue salle de lecture quadrangulaire, flanquée d'une tour de dix étages, avec ascenseur et monte-charge, où les 100.000 volumes actuellement dispersés de l'Université, et d'autres encore, seront rassemblés et classés.

Nous traversons la cité universitaire où quelque trois cents étudiantes et étudiants logent comfortable-

ment pour un loyer mensuel de 800 francs (1), la « Mensa » (restaurant universitaire) coquette et impeccablement propre où les trois repas de la journée peuvent être pris pour 195 francs, les laboratoires, les amphithéâtres... L'un des bâtiments dans lesquels nous avons pénétré fut trouvé en 1946 dans un état d'extraordinaire délabrement. C'était le garage des tanks de la caserne. Il fut soigneusement incendié avant le départ de l'unité de la Wehrmacht qui occupait les lieux. Aujourd'hui, il renferme le laboratoire de physique le plus moderne, le mieux équipé peut-être des universités d'Europe...

Notre pain quotidien...

Le moment le plus significatif de mon bref séjour en Sarre, je le connus sans doute lors de ma visite au laboratoire de géologie. J'y fus accueilli avec la plus amicale ferveur par un jeune assistant sarrois qui me conduisit vers un bloc de charbon couvert d'une sorte de gigantesque cloche à fromage, qui occupait un angle de la salle. Au-dessus, la carte du bassin minier de Sarre, vaste coulée brune orientée de nord-est en sud-ouest, qui voile comme une taie la plus grande partie du pays.

— Notre pain quotidien, murmura extatiquement mon cicerone...

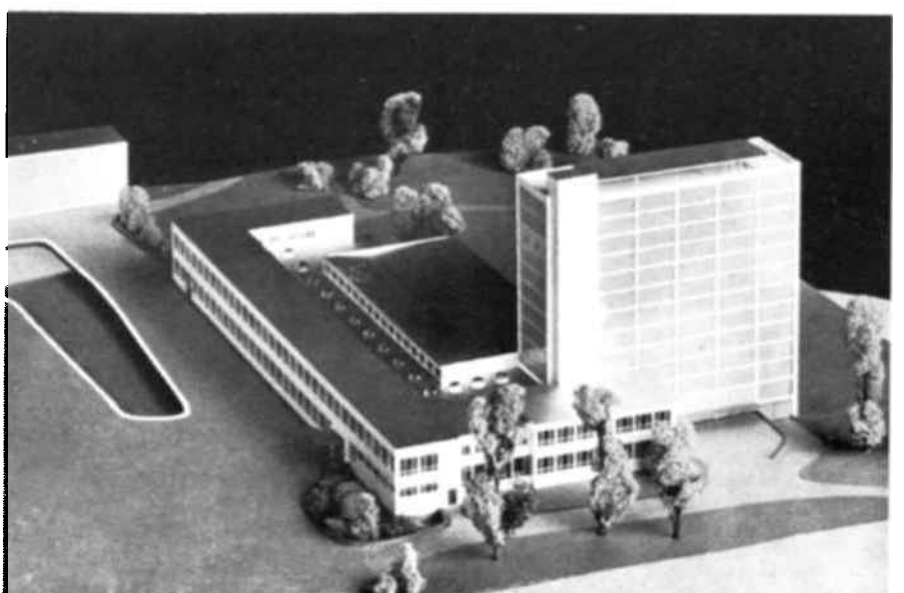
Ainsi, même dans ce havre forestier, ce lieu privilégié où l'on ne voit pas, Dieu merci, se profiler sur l'horizon les tours des houillères et les hauts fourneaux, le Dieu-Charbon n'est pas moins présent... et omniscient. L'Université n'échappe pas à l'inéluctable fatalité de la géographie.

— Nous devons avoir pour ambition, déclara mon interlocuteur, de former ici des techniciens des mines et de la métallurgie de grande valeur. Nous occupons en Europe une place privilégiée ; nous avons une expérience séculaire dont pourraient profiter des étudiants du monde entier. Notre université pourrait devenir, pour les industries minières et celles qui en dérivent, l'équivalent en Europe de ce que sont Princeton pour les mathématiques ou John Hopkins pour la médecine, à l'échelle des Etats-Unis. Les étudiants viendraient à nous, non seulement parce que le caractère international de notre Université est inscrit dans la Charte, mais surtout parce qu'ils auraient l'assurance d'un enseignement technique de standing vraiment international.

Une telle orientation donnée aux activités de l'Université de Sarrebruck, nous semble en effet des plus intéressantes. Elle permettrait ainsi, à cette université multilingue d'Europe, de former non seulement des fonctionnaires pour d'éventuelles institutions pan-européennes — seul avenir que l'on puisse pour le moment envisager pour les étudiants non-sarrois qui suivent par exemple les remarquables cours de l'Institut d'Etudes Européennes — mais encore des techniciens — ces demiurges de notre monde moderne — animés du désir, de la volonté de construire l'avenir de l'Europe sous le double signe de l'interdépendance des cultures et de la nécessité de leur pacifique co-existence.

(1) Signalons ici le caractère démocratique de l'Université européenne de la Sarre, dont le recrutement, grâce à la modicité des droits d'inscription, touche toutes les couches de la population sarroise : 27 % des étudiants sont des enfants de familles ouvrières, et près de 20 % sont issus de foyers d'employés, de petits artisans, etc., aux revenus modestes.

NON LOIN DES CHEMINÉES D'USINES ET DES HAUTS FOURNEAUX, A COMMENCÉ LA CONSTRUCTION DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, DONT ON VOIT ICI LA MAQUETTE.

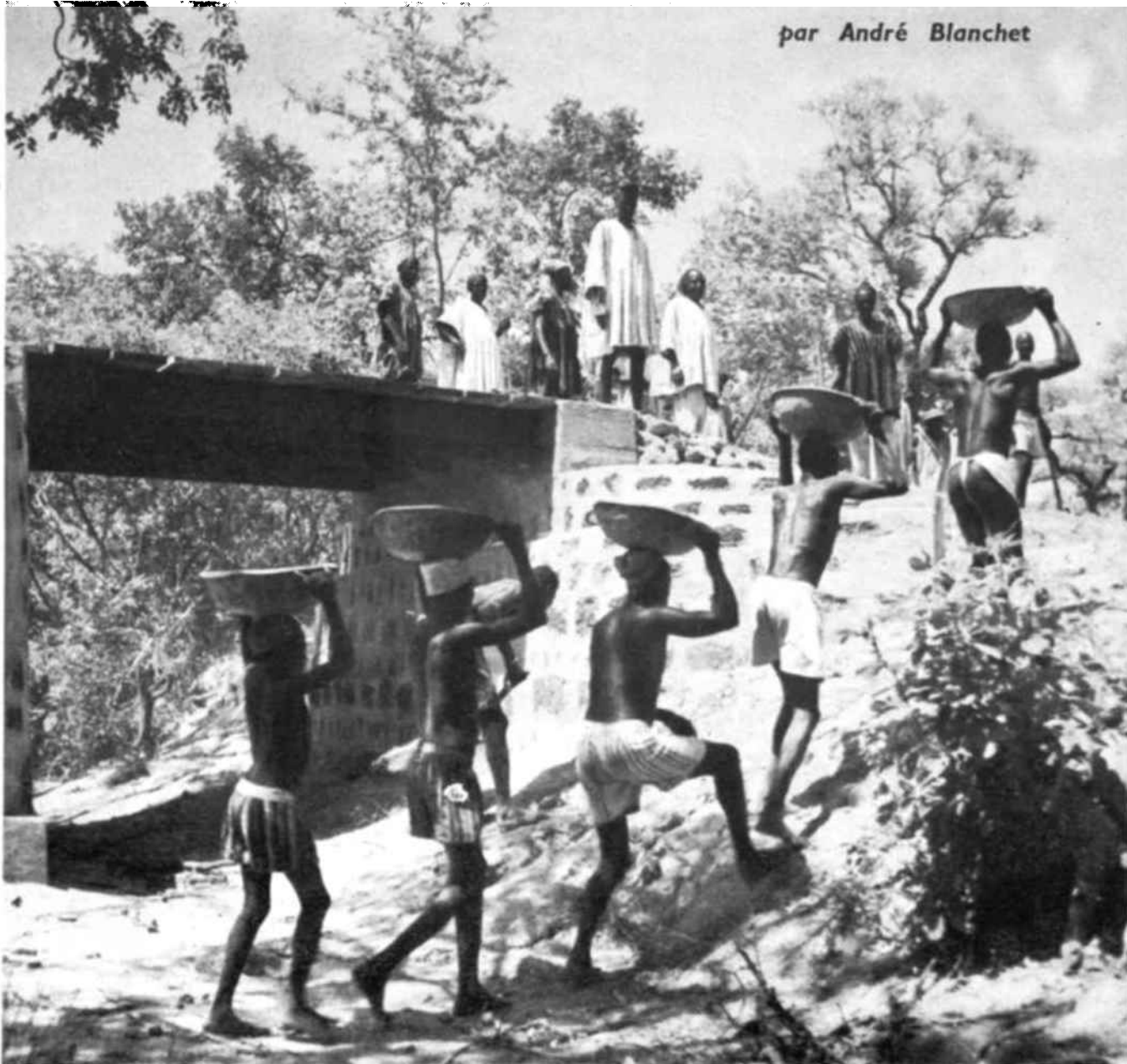




CÔTE DE L'OR

L'EXTRAORDINAIRE
INITIATIVE D'UN
MISSIONNAIRE DEVENU
CHEF INDIGÈNE

par André Blanchet



Des digues, des ponts, des routes, des caniveaux, des puits, des rizières même ! Il n'est décidément pas banal, le continent où des travaux de cette nature s'exécutent sous l'égide d'un ministère... de l'Education ! Mais qu'ils mobilisent une main-d'œuvre indiscutablement bénévole et n'aient même pas eu à être ordonnés par voie d'autorité, c'est surtout cela qui étonnerait quiconque connaît un tant soit peu l'Afrique. Eh quoi ? des noirs de la brousse manieraient aujourd'hui la pioche ou la truelle sur des chantiers publics sans avoir été réquisitionnés par l'administrateur européen ?

Cette réussite — car c'en est une — n'a pas de secret, sinon que l'homme donne volontiers son travail dès qu'il y voit le moyen d'améliorer sa propre condition. Parce que l'autochtone des colonies africaines, sous quelque drapeau qu'il se trouvât, fut trop souvent mis à contribution pour des entreprises dont l'intérêt lui échappait, il a tendance maintenant encore à se dérober à tout effort collectif. Pour convaincre les Africains de travailler pour eux-mêmes, peut-être suffirait-il d'appliquer tout simplement, à l'exemple de ce que j'ai vu en Côte de l'Or britannique, les méthodes dites d'éducation de base. Rappelons-nous qu'elles ont, en effet, pour ambition « d'aider les gens à s'aider eux-mêmes ».

Dissiper la défiance

Mais comment y parvenir sans paraître exercer de contrainte, sans être soupçonné d'arrière-pensées « impérialistes », voilà la première difficulté à surmonter dans un territoire colonial. Pour injuste que ce soit, sans doute est-il préférable que l'initiative ne vienne pas des fonctionnaires d'autorité. Il ne faudra pas longtemps aux gens des villages, bénéficiaires directs de l'entreprise, pour en apercevoir alors les avantages et y coopérer spontanément.

Mais on ne dissipera pas aussi aisément la défiance de certains nationalistes irresponsables. N'eusse-je pas, en Nigéria, à enregistrer solennellement la protestation de l'un d'eux, d'après qui l'éducation de base ne serait qu'une nouvelle ruse des Européens pour apparaître encore, une fois le pouvoir politique remis aux Africains, comme les véritables bienfaiteurs de la population ?

Objection étrange à entendre pour qui, comme moi, arrivait d'abord du Libéria, où les dirigeants du seul Etat indépendant d'Afrique noire sont les premiers à réclamer, dans ce domaine, le concours d'étrangers, ensuite de la Côte de l'Or, où l'éducation de base dépend d'un ministre africain et s'exerce par l'entremise de six Européens seulement et deux cents autochtones.

Sous la forme de pioches et de pelles

C'est même, pour ses promoteurs, une grande chance que de l'appliquer dans la colonie d'Afrique la plus avancée sur la voie de son émancipation : en effet, le Parlement d'Accra et le gouvernement de M. Nkrumah, l'un et l'autre à majorité africaine et nationaliste, ne marchandent ni leurs encouragements ni les crédits au service responsable, le « département du bien-être social », branche du ministère de l'Education.

S'il a droit, cette année, pour l'éducation des masses, à un budget de quelque cent vingt millions de francs français auxquels s'ajoutent cent millions sous la forme de subventions aux collectivités, il **(Suite au verso)**

LES NOIRS DE LA BROUSSE N'ATTENDENT QUE D'EUX-MÊMES L'ÉLEVATION DE LEUR NIVEAU DE VIE



Maligu-Naa (« chef de la préparation »), tel est le titre que porte chez les Dagomba, tribu de 175.000 âmes, un ancien missionnaire américain, M. W. Lloyd Shirer, chargé aujourd'hui du « développement social » de toute une région. Il traite d'égal à égal avec les chefs noirs, comme Mionlana, qui utilise en guise de « trône » un confortable fauteuil de coiffeur.

Suite faut bien dire que ces largesses ont leur source dans ce qui rend précisément possible d'évolution politique de la Côte de l'Or : la richesse de cette colonie, premier producteur mondial de cacao. Peu de pays, en Afrique occidentale, seraient capables de financer un effort d'une telle ampleur. Aussi, à la différence de ce qu'on voit ailleurs, où l'on procède à des expériences limitées, s'agit-il ici d'une campagne à l'échelle nationale. Elle revêt toutefois des aspects différents suivant

le degré de développement des régions considérées.

Ainsi, avec le tiers de la superficie et le quart des habitants de la Côte de l'Or, mais moins de dix médecins pour un million de personnes et d'autant moins d'écoles que leurs populations se montrent plus longtemps réfractaires à l'enseignement, les territoires du Nord ont naturellement d'autres besoins que la riche province de l'Achanti, dans le Sud. Les villages y manquent surtout d'eau, de vivres, de routes, de soins médi-

caux. Laissés à eux-mêmes, avec leurs dérisoires revenus et les quelques shillings détenus par chaque famille, comment trouveraient-ils les moyens de se procurer tout cela ?

Eh bien ! les voici pourtant, sous la forme de pioches et de pelles à Janga, de coffrages métalliques et de ciment à Wungu, d'un bulldozer à Tampiong, pour ne citer que ces villages-là, perdus dans la savane entre Tamalé, capitale du Nord, et la frontière française de la Haute-Volta. L'un aura ainsi une route



1. — Cet étrange édifice est un haut-parleur public que le Département de l'Information de la Côte de l'Or a placé dans tous les villages de la colonie. 2. — Le bureau de Tamalé fournit toute la littérature vernaculaire nécessaire à la campagne d'éducation menée dans les territoires du nord de la Côte de l'Or. 3. — Pour assurer aux habitants d'une région isolée de l'eau potable, par la construction d'un réservoir, l'administration a mis un puissant bulldozer à l'entière disposition des ouvriers noirs.



pour que les camions des commerçants viennent lui prendre le poisson de ses pêches, impossible à évacuer auparavant. L'autre, dont les antiques puits à demi ruinés ouvraient à ras de la poussière par une étroite lucarne boisée, voit ceux-ci se gainer de ciment jusqu'au niveau de la nappe d'eau et se ceindre d'une haute margelle en maçonnerie. Le dernier sait qu'il aura de l'eau à la saison sèche, pour ses gens et ses bêtes, au lieu d'aller la chercher à plusieurs kilomètres : la digue qu'on achève n'en retient-elle pas, d'ores et déjà, une réserve comme on n'en avait jamais connue dans la région ? Mieux encore, elle permettra d'irriguer ces casiers récemment labourés au pied de l'ouvrage et destinés à une culture inédite : le riz.

Additionnées, ce sont des milliers d'heures de travail qui ont été investies par les populations elles-mêmes. Comment les eussent-elles refusées pour des réalisations d'une rentabilité aussi manifeste que ces lacs artificiels dont plusieurs brillent maintenant aux environs de Tamalé, que ces ponts rustiques mais sûrs, que ces puits propres et maniables, que ces latrines fréquentées dorénavant par tous ? Dans plusieurs cas — par exemple celui de la route de Janga à Nassia — ce furent d'ailleurs les villages eux-mêmes qui prirent l'initiative des projets et sollicitèrent une aide technique. Dans un rayon de cent cinquante kilomètres autour de Tamalé, c'est toujours le même entre-



preneur qui la leur fournit : il s'appelle W.-L. Shirer, est Américain et fut d'abord connu dans la région comme missionnaire protestant avant de devenir simultanément fonctionnaire britannique et... chef indigène.

Maligu Naa ou « chef de la préparation », quel titre pouvait mieux convenir à cet homme dont toute l'activité consiste à stimuler le développement matériel des communautés rurales et à les initier aux formes élémentaires du savoir?

Distribuant des conseils et des outils, empruntant à d'autres services officiels — hydraulique, rural, agriculture, travaux publics, santé — du matériel et des techniciens, M. Shirer ne reste jamais longtemps au même endroit dans sa folle ronde de des kilomètres. Mais ce n'est que pour mieux installer ici et là des gens à lui. Institution permanente en Côte de l'Or, le service du « développement communautaire » a, en effet, son propre personnel, qu'il recrute actuellement à un rythme progressif. On commence avec des stagiaires — obligatoirement originaires de la région — on en fait des moniteurs et avec ces moniteurs on constitue des équipes volantes.

A chaque chantier de brousse est associée une équipe d'éducation de base pouvant comprendre de quatre à onze membres et demeurant sur place pour deux mois au moins. Voilà qui devrait suffire à transformer de fond en comble la vie d'un

village, en y améliorant notamment les techniques de culture et l'hygiène. Mais la lutte contre l'analphabétisme reste toujours le fondement de toute entreprise de cette sorte et les réalisations plus spectaculaires ne doivent pas masquer au visiteur cette action là, d'ailleurs sanctionnée par la remise de certificats en bonne et due forme. La présence d'une école ne l'empêche même pas, puisque ces classes de lecture s'adressent aux adultes.

Mais comment meubler les leçons, dès lors qu'on s'attache — tel étant le principe dans toutes les colonies anglaises — à enseigner dans le dialecte local? Au diable l'avarice : on imprimera des manuels dans chacune des langues principales, et même dans celles qui n'avaient jamais été écrites auparavant. Ce qui explique l'existence dans la petite ville de Tamalé d'une imprimerie, la seule vraisemblablement sur ce méridien, entre la Méditerranée et le golfe de Guinée. Sur ces machines, petites mais modernes, dont certaines d'un type utilisé naguère par les troupes américaines en campagne, trois langues différentes sont éditées. En quelques mois de fonctionnement, des dizaines de milliers de brochures en sont sorties, pour être vendues à la moitié de leur prix de revient : syllabaires, manuels de lecture, recueils de saynètes, etc., certaines atteignant des tirages de cinq mille exemplaires. Admirablement tenue, cette imprimerie n'a que du personnel africain, mais

pour directrice une Américaine, Mrs Shirer...

La tâche d'arracher les populations de l'Afrique à l'ignorance et à leur dénuement pouvait paraître insurmontable. Elle le serait en effet si les gouvernements, qu'ils représentent une puissance européenne ou émanent du pays même, voulaient agir avec leurs seuls moyens, ceux-ci risquant d'être perpétuellement dépassés. Elle le

serait encore, surtout dans les territoires coloniaux, si les autochtones ne se déshabituèrent pas de tout attendre du blanc. Aussi doit-on souhaiter que la « campagne nationale » lancée à travers toute la Côte de l'Or démontre qu'on peut aller vite et gagner tout un pays si l'on sait associer les intéressés, leurs ressources et leurs bras à une action dont le bénéfice leur soit tangible.

(Photos Eric Schwab.)

Les sages du village de Kwaso? Non. Quelques jeunes gens entreprenants qui ont constitué une association afin de servir la communauté par des initiatives extrêmement utiles : lutte contre les moustiques, creusement de caniveaux etc...



UN NOUVEAU PROCÉDÉ D'IMPRIMERIE REMARQUABLE DE SIMPLICITÉ

par Daniel Behrman



Des stagiaires étudient le dessin des affiches qui seront imprimées au Centre de formation pour l'Education de base à Patzcuaro (Mexique) grâce au nouveau procédé d'impression mis au point par les spécialistes de l'Unesco.



Un artiste grave un dessin dans un mélange de cire de paraffine et de cire d'abeilles étalé sur une plaque de verre. Il creuse jusqu'au verre (voir le graphique de droite). Au besoin on peut calquer sur la cire un croquis tout fait.



Une fois la gravure terminée, un mélange de colle et de glycérine est versé sur la cire. Le cliché final (voici comment on l'enlève du moule) sert directement à l'impression des affiches. Il suffit d'y appliquer une feuille de papier.

UN nouveau procédé d'impression, si simple et si peu coûteux que n'importe quel instituteur peut l'utiliser, à condition d'être aidé par un artiste, a récemment été mis au point à Patzcuaro, au Mexique. Destiné essentiellement à la production d'affiches, ce procédé est actuellement appliqué au centre international connu sous le nom de CREFAL (Centro Regional de Educacion Fundamental de America Latina) établi par l'Unesco, l'Organisation des Etats Américains et le Gouvernement du Mexique, dans le but d'améliorer, par l'instruction, les conditions de vie en Amérique latine, en formant des professeurs d'éducation de base qui font cruellement défaut dans cette région du monde.

Le procédé consiste simplement à graver sur cire et ensuite à mouler sur le « positif » ainsi obtenu, un cliché fait d'un mélange de colle et de glycérine — le même mélange que l'on utilise pour fabriquer les rouleaux d'imprimerie. On obtient ainsi un cliché « négatif » qui ressemble à un énorme tampon flexible et sur lequel on peut imprimer une affiche sans même l'aide d'une presse.

Ce procédé a été mis au point dans le cadre du programme du Centre de Patzcuaro, qui prévoit l'élaboration de méthodes simples et peu coûteuses, permettant de produire le matériel très spécialisé nécessaire à l'éducation de base — enseignement qui occupe beaucoup plus l'instituteur en dehors de sa classe qu'à l'intérieur de celle-ci.

Depuis l'ouverture du centre, en mai 1951, son personnel a beaucoup compté sur les affiches pour faire connaître ses objectifs aux quatorze mille habitants des villages tarasques de la région de Patzcuaro, qui forment son « laboratoire d'expériences pratiques ». Dans une région où la moitié de la population est illettrée et où les postes de radio et les journaux n'existent pour ainsi dire pas, les affiches constituent en effet un des principaux moyens d'atteindre les villageois.

La production de ces affiches présentait un grave problème. Le centre comptait sur l'art graphique pour convaincre les villageois de la nécessité de faire bouillir leur eau et de vacciner leur bétail, mais les slogans, si attrayants et mordants fussent-ils, étaient sans effet sur des paysans illettrés.

Dans des conditions normales, la reproduction d'un dessin réaliste (les œuvres abstraites sont inutilisables dans ces villages) exige des clichés coûteux et l'emploi d'une presse lourde. Le procédé qui consiste à graver sur lino, par exemple, est très délicat, tout faux mouvement de la part de l'artiste pouvant gâcher le cliché.

Au début, le centre tenta d'imprimer ses affiches en offset, procédé généralement efficace et relativement peu coûteux. Mais à Patzcuaro, son emploi souleva de nombreuses difficultés.

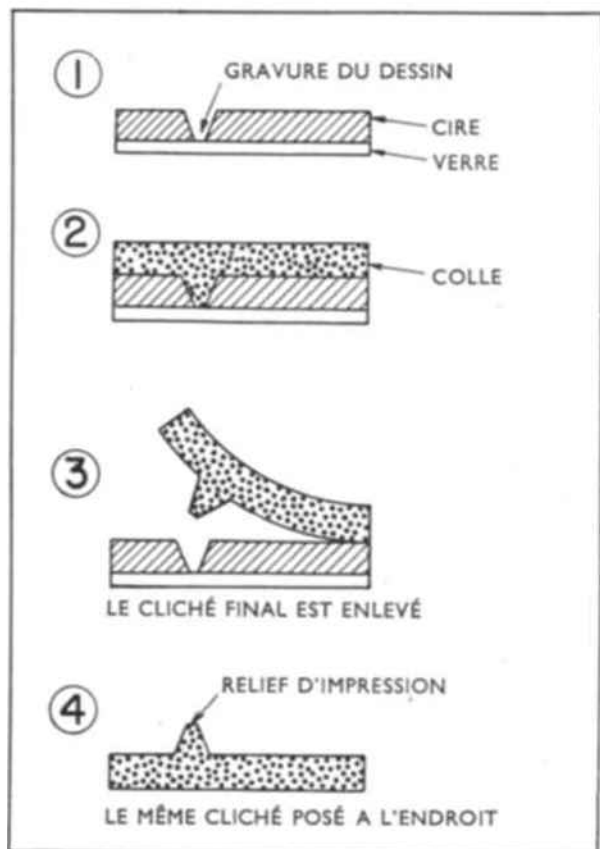
Les fluctuations de voltage du courant électrique — qui varie entre 60 et 120 volts — entraient le fonctionnement régulier des machines; et pendant la saison pluvieuse, le papier humide s'introduisait difficilement dans la presse. Enfin, pour veiller sur ces machines, il fallait un spécialiste — et les techniciens sont rares dans la plupart des régions rurales où les stagiaires seront appelés à travailler une fois leur séjour à Patzcuaro terminé.

Julio Castro, un Uruguayen, chef du service de production du Centre et Jerome Oberwager, un Américain, cherchèrent donc une solution à ce problème. Après plusieurs mois de travail, ils mirent au point la méthode actuellement utilisée qui réduit virtuellement le coût de l'impression à l'achat de l'encre et du papier.

On commence par verser un mélange, à quantités égales, de cire de paraffine et de cire d'abeilles, sur une plaque de verre encastrée dans une table. A Patzcuaro, la cire d'abeilles provient des ruches du centre où les stagiaires se perfectionnent en apiculture. Elle sert à relever le point de fusion du mélange. Lorsqu'on ne dispose pas de cire d'abeilles pure ou de paraffine, on peut faire fondre des bougies ou des cierges, à condition que ceux-ci soient faits de cire



Cette méthode d'impression, qui est si simple, donne des lignes aussi fines qu'une gravure sur acier ou sur cuivre. L'affiche ci-dessus fait valoir les avantages de faire la cuisine sur un poêle plutôt que sur un feu de bois.



d'abeilles et non de graisses animales ou de dérivés du pétrole.

Une fois le mélange solidifié, l'artiste peut commencer à graver son affiche. Cependant, contrairement à ce qui se fait dans les autres procédés de gravure, il dessine d'abord le tracé de l'affiche directement sur la cire, au crayon ou à l'encre de Chine. Ou bien, il reporte un croquis sur la cire en repassant sur les lignes à l'aide d'un crayon ou d'un instrument pointu. Cette méthode de reproduction n'exige même pas l'emploi d'un calque transparent. Autrement dit, n'importe quel amateur peut l'appliquer.

Lorsque le dessin est terminé, on creuse dans la cire à l'aide d'outils très simples. Ici encore, le nouveau procédé présente des avantages certains : l'artiste n'est plus obligé de « graver à l'envers », comme c'est le cas pour les autres procédés. Il creuse simplement les lignes et les surfaces qui doivent apparaître en noir sur l'affiche finale. Cette technique est exactement l'opposé de celle de la gravure sur lino ou sur bois, où les surfaces creusées sont précisément celles qui n'apparaissent pas sur l'affiche.

Une fois gravée, la plaque de cire est placée dans une boîte à moulage en bois et enduite d'un mélange de colle et de glycérine.

La texture du cliché final est assez semblable à celle du caoutchouc. Il suffit d'enduire sa surface d'encre, d'étendre par-dessus une feuille de papier et d'appuyer sur celle-ci avec la main pour obtenir l'affiche.

Pour accélérer la production, M. Oberwager et ses élèves ont mis au point une presse à bois si simple qu'elle peut être montée par n'importe



Le texte espagnol de cette affiche pourrait être traduit comme suit : « On n'est jamais trop vieux pour apprendre. » Dans les villages tarasques, toutefois, où le mot « viejito » (vieillard) sert également à désigner une danse traditionnelle, le double sens de l'affiche (vous pouvez danser mais aussi apprendre) frappe l'imagination.

quel menuisier de village et qui permet d'effectuer les opérations d'encre et d'impression des feuilles en deux mouvements — la toile robuste dont les femmes tarasques font leurs jupes sert à entourer le rouleau de la presse.

Huit affiches différentes ont été imprimées grâce à ce procédé qui réduit à moins de sept francs français le prix de revient de chaque épreuve.

Ces affiches évoquent divers sujets, tels que la lutte contre l'analphabétisme, la nécessité d'une hygiène personnelle et collective, les avantages d'un poêle sur l'âtre traditionnel.

Le nouveau procédé présente de nombreux avantages pratiques :

★ Il est peu coûteux : la cire pouvant être fondue et utilisée maintes et maintes fois, comme du reste les clichés de colle et de glycérine. La qualité de ces clichés s'améliore même à l'usage, à condition toutefois que la colle et la glycérine soient tenues dans un bon état de propreté ;

★ Il permet d'imprimer des affiches de toutes dimensions : il suffit simplement de varier la grandeur des plaques de verre et d'employer plus ou moins de cire, de colle et de glycérine ;

★ Il n'exige pas l'utilisation d'une presse coûteuse (celle de Patzcuaro a été montée avec du bois de la région et des éléments achetés dans les magasins du village) ;

★ Il permet à l'artiste de corriger ses erreurs en faisant simplement fondre une bougie sur la plaque de cire ;

★ Il peut aussi servir à plusieurs usages : repro-

duire des lignes presque aussi fines que celles d'une gravure sur acier ou sur cuivre, ou, au contraire, des lettres en gros caractères noirs ;

★ Il permet, enfin, d'imprimer sur à peu près n'importe quelles substances : tissu, bois, cuir, verre, métal, ciment, plâtre, et sur n'importe quel papier.

L'inconvénient que présente ce procédé d'impression, c'est-à-dire la limitation du nombre d'épreuves que l'on peut tirer avec chaque planche, n'est pas important au point de vue des tâches de l'éducation de base. Le véritable « rendement » d'une affiche est surtout déterminé par le souci de la couleur locale, le soin de l'artiste à représenter des objets familiers dans la région et la recherche de la véracité poussée jusque dans les moindres détails.

En effet, une erreur de détail suffit à compromettre, ou même à réduire à néant l'effet d'une publicité. A Patzcuaro, un chapeau de forme inusitée représenté sur une affiche fit croire aux paysans qu'il s'agissait de montrer non pas la meilleure manière de sélectionner des semences — comme c'était l'intention de l'artiste — mais ce qui se faisait à cet égard dans une région lointaine dont le climat devait être différent du leur, à cause du chapeau. L'affiche n'inspira donc aucune confiance.

Cette obligation de voir « local », de spécialiser au maximum le sujet des affiches, fait justement du nouveau procédé d'impression mis au point à Patzcuaro, un instrument d'éducation idéal pour les instituteurs de n'importe quelle région du monde.

L'ÉCOLE NE FAIT PAS A LA MUSIQUE LA PLACE QU'ELLE MÉRITE DANS L'ÉDUCATION

par *Andréa Salieri*



ans de nombreux pays d'Orient la musique est encore à la base de l'enseignement traditionnel, au même titre que la poésie. Ce jeune Indien joue du Surbahar sorte de guitare qui donne un son à la fois doux et profond.

Les maîtres de musique, et généralement les musiciens, se préoccupent de perfectionner les méthodes de l'éducation musicale. D'un pays à l'autre ils veulent comparer les efforts et les succès. Ils veulent échanger leurs idées, harmoniser leurs initiatives, et rêvent de parvenir, grâce à cette collaboration, à la plus grande efficacité possible dans l'enseignement d'un art auquel ils ont consacré leur vie. C'est l'objet de la Conférence internationale qu'ils tiendront à Bruxelles au mois de juin, et il n'est pas douteux que des progrès considérables seront amorcés par ces travaux et ces rencontres.

Toutefois, le problème capital, qui sera évidemment posé à Bruxelles, ne pourra pas être résolu de façon définitive, il s'en faut, par les seuls musiciens, professeurs et maîtres de musique. Le grand, le vrai problème, est en effet de donner à la musique dans l'enseignement, dans l'éducation de la jeunesse, la place qu'elle devrait avoir : celle qu'elle aurait naturellement s'il ne tenait qu'aux musiciens. Apparemment, les artistes ne sont pas de nos jours les ordonnateurs de l'enseignement et de ses programmes.

Personne ne l'ignore : en fait, généralement, la musique vient, à l'école primaire comme au lycée, au rang des travaux ménagers et de la gymnastique — ou de préférence après la gymnastique. Elle s'ajoute au reste vaille que vaille, elle complète la semaine s'il y a lieu. Elle ne fait pas vraiment partie des études normales, imposées aux élèves, réclamées par les parents, et nul n'est tenu de la prendre au sérieux.

Des exceptions, il y en a, d'aussi remarquables que l'on voudra ; l'auteur de ces lignes a le bonheur d'en connaître plusieurs. Mais jamais exception n'a infirmé la moindre règle, et il faut bien convenir que pour la majorité des enfants qui grandissent en ce milieu du XX^e siècle, la musique est présentée comme chose superflue, — jeu puéril ou grammaire revêché : autrement dit elle leur est refusée.

Refusée en dépit de la radio, des disques, des concerts-promenades et du cinéma. A la maison, dans la rue, ils entendent plus de musique que Mozart n'en entendit jamais ; ils passeront leur vie au milieu de flots sonores énormes — mais comme des sourds psychiques, ou comme des étrangers devant un poème à jamais indéchiffrable, même affiché au néon en lettres de deux pieds. Car la musique est ceci et cela ; elle est aussi un langage, et qui ne s'apprend

pas facilement. Et quelle classe le leur apprendrait, à ces garçons et ces filles par millions, à cette majorité ? Le solfège bimensuel ? Les trois répétitions qui annoncent l'apothéose de la distribution de prix ?

Allons, la question est au fond assez simple pour ne plus souffrir l'hypocrisie. Ou l'on croit à la musique, ou l'on n'y croit pas. Ou bien l'on considère la musique comme un « art d'agrément », fief de quelques spécialistes bizarres, mais digne d'amuser parfois les braves gens, de les faire danser, voire rêver, bon surtout à tisser les fameux fonds sonores des cocktails et des repas de famille — et en ce cas tout va bien. N'en parlons plus.

Ou bien au contraire — mais quel contraste ! — on reconnaît la vérité du mythe d'Orphée, on devine dans la musique l'art civilisateur par excellence. Et on sait que son étude n'est pas seulement question d'oreille et de mémoire, qu'elle a dans la formation de l'esprit et du caractère une influence souveraine. Et on pense comme les anciens Chinois que « par la musique on devient homme » ; comme Platon on la définit : « Cet art qui réglant la voix passe jusqu'à l'âme et lui inspire le goût de la vertu » ; comme les théologiens du moyen âge on lui assigne pour mission de « rythmer les âmes ». Et enfin on lit, on ose répéter sans scandale la phrase audacieuse de Goethe : « Qui n'aime pas la musique ne mérite pas le nom d'homme, qui l'aime est une moitié d'homme, qui la pratique est un homme complet. » Alors... alors on se met à parler de révolution.

Car si la Musique a cette grandeur et ce pouvoir, c'est une révolution qui s'impose : dans les programmes d'enseignement, dans les systèmes d'éducation, elle doit avoir une des premières places. Elle devra être présentée aux enfants,

aux adolescents comme aussi respectable, aussi utile, si jamais on peut le dire, que l'algèbre, l'orthographe et la grammaire latine. Le mot « utile » semble choquant ? Qu'on en reste donc à la boutade de Santayana qui disait la musique inutile comme la vie, mais que l'on ne renonce pas plus à l'une qu'à l'autre.

Que l'on se décide enfin... Voilà le ton de l'utopie, comme si l'on ne pouvait parler d'éducation musicale qu'en rêveur ou en prophète. Pourtant, il ne s'agit pas de créer dans l'absolu. Il n'y a guère à inventer. L'enseignement de la musique et même l'éducation par la musique ne sont pas des découvertes si récentes ni des innovations si rares qu'il faille battre le rappel des pionniers et des apôtres.

Peut-être serait-il présomptueux de rappeler ici les études d'un jeune Grec au temps de Périclès, mais de nos jours, en plus d'un pays d'Orient, l'éducation serait encore peu concevable si elle ne se fondait sur la musique. En Thaïlande, le chant, avec la danse, est le milieu naturel de l'enfance. Un folklore d'une beauté et d'une richesse exceptionnelles accompagnent les premiers pas, les premiers mots ; puis à l'école enfantine, tout s'apprend à travers la musique chorale. La maisonnée est à elle-même son propre orchestre, parfois son propre théâtre. Sans doute les études secondaires, à l'occidentale, risquent ensuite d'expulser l'enfant peu à peu de ce merveilleux domaine. On lui envie cependant des débuts si heureux, parmi les modes subtils des chants profanes et sacrés, les sonorités prestigieuses des flûtes, des gongs, des tambours et des violons thaïs. Il doit être facile de résister à la vulgarité quand on a passé les dix premières années de sa vie à cultiver ainsi la noblesse des gestes et la justesse de la voix.

Il est permis d'écrire cela avec un peu de regret en songeant à certaine école, fort moderne d'ailleurs, et fidèle à l'esprit des programmes officiels. C'était dans une nation dont beaucoup s'accordent à célébrer les gloires artistiques. Les élèves, dans cette école, avaient droit à vingt-trois minutes de musique par semaine. Encore, à partir de quinze ans, renoncèrent-ils à ce droit, et nul n'avait le cœur de le leur reprocher. Les vingt-trois minutes leur paraissaient uniquement consacrées à l'exposé de quelques règles saugrenues, ou peut-être à l'audition de quelques disques, avec l'avertissement rituel : « Écoutez ça, taisez-vous, c'est beau. » Certains garçons prenaient ailleurs des leçons de piano ou de violon ; on les dispensait des vingt-trois minutes.

Or, dans la même ville, une école du même degré, mais moins officielle, suivait une tradition séculaire, admirée et suspecte à la fois. Pour tout dire, elle avait une chorale, une excel-

La question est très simple : ou bien l'on considère la musique comme un « art d'agrément », tout juste bon à procurer un fond sonore, ou bien l'on pense que « par la musique on devient homme ». Dans ce cas, il faut donner aux enfants un enseignement musical scolaire sérieux qui inculque vraiment aux jeunes le goût de la belle musique et qui se traduit notamment par la création d'orchestres de jeunesse. (Photo Pädagogische Arbeit.)





L'ÉTUDE DE LA MUSIQUE N'EST PAS SEULEMENT QUESTION D'OREILLE OU DE MÉMOIRE; ELLE A DANS LA FORMATION DU CARACTÈRE DE L'ENFANT UNE INFLUENCE SOUVERAINE.

lente chorale dont faisaient partie presque tous les élèves. Il faut noter ce « presque tous », car la participation n'était en rien obligatoire, et les répétitions, très fréquentes, ne dispensaient d'aucun travail. Mais la musique était là, chose quotidienne, aimée et familière.

Ces enfants, dès le début, faisaient l'expérience irremplaçable de chanter ensemble dans la discipline librement consentie, l'attention, la joie. Les notions élémentaires, ils les acquerraient en se jouant. A la fin de leurs études, ils avaient parcouru en initiés l'histoire de la musique et possédaient de façon authentique un impressionnant répertoire, du chant grégorien aux oratorios de Perosi, de Palestrina à Ravel, de Haendel à Verdi, de Monteverde à Malipiero. Peut-être convient-il d'ajouter que ces « pueri cantores » passaient comme les autres leurs examens littéraires et scientifiques...

Mais, en tout cas, comment tolérer une telle inégalité? Et les garçons de la première école, qui représente tant d'écoles par le monde, ces enfants ne sont-ils pas victimes d'une injustice? On les veut cultivés en ne leur montrant de l'aventure humaine que des livres et des monuments, et l'on s'étonne que ces témoignages, si beaux soient-ils ou si pathétiques, restent pour eux trop souvent muets, stériles, « livresques ». Il leur manque, il leur manquera peut-être toujours l'intelligence des formes sonores, grâce auxquelles tant de poèmes, tant de peuples, de rêves, de prières, retrouveraient présence et vie; et c'est comme si on les privait d'un de leurs sens — qui sait? du plus précieux de leurs sens.

Redresser cette injustice, que serait-ce donc sinon simplement généraliser les expériences déjà nombreuses de véritable éducation musicale, et donner à tous les enfants les avantages dont jouissent déjà quelques-uns d'entre eux? Il est impossible, par exemple, d'ignorer le travail des orchestres scolaires qui connaissent en plusieurs pays un succès souvent remarquable. Impossible de négliger l'œuvre internationale des Sociétés Populaires de Musique et des Jeunesses Musicales dont l'action est chaque jour plus efficace. Impossible d'oublier ces chorales, maîtrises et manécanteries, lieux d'élection de la culture musicale, qui forment à la fois l'intelligence et le goût d'enfants et de jeunes gens qui, sans devenir, évidemment, des professionnels, sont bientôt des musiciens et non pas seulement des amateurs de musique.

Or ces chœurs, ces sociétés, ces orchestres de jeunes existent et vivent — généralement sans argent et sans grand soutien — mais enfin ils vivent, dans telle ville, dans telle école. Pourquoi pas dans toutes les écoles et dans toutes les villes? Pourquoi le plus grand nombre est-il, en fait, tenu à l'écart?

Encore une fois cette question ne s'adresse pas seulement aux spécialistes. Elle restera sans réponse tant que l'opinion publique n'aura pas reconnu la dignité de l'Art, la valeur singulière de la musique dans l'éducation, et l'urgence de donner à tous des chances égales dans ce domaine comme dans les autres.

**“ ÉCOUTEZ ÇA, TAISEZ-VOUS,
C'EST BEAU. ”**

Mais quand d'aussi simples vérités seront admises, il ne sera plus très difficile d'incorporer avec sincérité l'enseignement de la musique dans les programmes scolaires, de voter pour cela des budgets, d'assurer la formation des maîtres, d'encourager leurs dévouements et leurs initiatives. Ces choses, ces miracles iront vite, exigés ainsi de tout le monde. Il paraissait absurde, voilà un siècle, de prêcher l'enseignement gratuit et obligatoire. Et un jour il paraîtra ridicule de vouloir refuser la musique aux enfants. On y verrait déjà un crime dans les sociétés où l'air traditionnel est une institution vivante: Pays de Galles, Yougoslavie, etc., pour ne rien dire des peuples sans industries, en Afrique ou en Océanie, et pour lesquels le problème ne se pose pas.

Mais, même quand il s'agit de la révolution ci-dessus mentionnée, elle est commencée, elle est dans certains pays en bonne voie. Il suffira de citer à cet égard l'exemple des Etats-Unis. Il y a une trentaine d'années encore, cette nation n'avait certes rien accompli de particulièrement brillant au service de la musique dans ses écoles ou ses collèges. Sans doute les temps avaient-ils changé depuis que Chaliapine plaignait les Américains d'être « sans lumière, sans chanson dans leurs vies », mais le plaisir de la musique restait celui d'une élite. Que tous les enfants, tous les jeunes gens pussent en

avoir leur part semblait encore un beau rêve irréalisable.

Or, aujourd'hui, quatre-vingts pour cent des vingt-cinq mille écoles secondaires du pays ont leur harmonie, leur orchestre ou leur chorale, et bien souvent les trois ensemble. Il en est de même pour la quasi totalité des « colleges », et l'on peut affirmer qu'à l'heure actuelle non seulement la plupart des jeunes Américains entre dix et vingt ans apprennent à goûter la musique, mais que plus de trois millions d'entre eux font de la musique. Quant à la qualité de ces orchestres, elle atteint en bien des cas un niveau surprenant. C'est parmi ces formations scolaires que Léopold Stokowski, en 1940, recruta les membres de son All-American Youth Orchestra. Il se présenta alors dans les divers Etats plus de quinze mille candidats, et Stokowski, qui examina les six cents « finalistes » de ce concours, devait parler de son admiration pour « la compétence technique et l'intelligence musicale de ces jeunes exécutants, dont beaucoup ont la valeur de professionnels ».

On s'étonne moins, dans ces conditions, que la « Missa Solemnis » de Beethoven soit au répertoire d'une chorale d'étudiants (en sciences, en lettres ou en agronomie) ou qu'une des œuvres les plus ardues de Schönberg ait été jouée en première mondiale, sous la direction de Kurt Frederick, par l'orchestre de l'Université et des écoles secondaires de la ville d'Albuquerque au Nouveau Mexique.

Ces résultats si rapides et si impressionnants sont dus à l'énergie et à l'enthousiasme d'une poignée d'animateurs qui, après avoir fondé de nombreuses associations de professeurs et de musiciens, s'organisèrent en 1934 en une « Music Educators National Conference ». Leur habileté fut d'intéresser d'abord le public et surtout le public scolaire, faisant appel à la fois à sa curiosité, à sa fierté, à son esprit de corps et même à son goût de l'uniforme. Ainsi l'éducation musicale fut en bien des cas demandée aux autorités par les étudiants eux-mêmes.

Pour conclure, il est sans doute vrai qu'afin d'instaurer l'éducation musicale il faille au préalable faire l'éducation musicale des citoyens qui, à leur tour, la réclameront pour leurs enfants. Mais il devrait y avoir partout assez de musiciens, assez de critiques, assez d'instituteurs, et généralement assez d'amateurs fervents pour briser ce genre de cercle vicieux.

LE MUSICIEN : " L'HOMME DOIT SERVIR L'ART " L'ÉDUCATEUR : " L'ART EST AU SERVICE DE L'HOMME "

par Charles Seeger

Directeur de la section Arts et Musique de la Pan American Union.

LE Conseil international de la Musique, une des dernières créations de l'Unesco, a convoqué pour l'été prochain, à Bruxelles, une conférence sur le rôle de la musique dans l'éducation. Ce projet soulève un certain nombre de problèmes. On peut se demander d'abord s'il convient de limiter le programme de la conférence au rôle de la musique dans l'éducation et s'il ne serait pas préférable d'évoquer le problème plus large de l'éducation musicale. Ensuite, faut-il accorder la priorité au point de vue du musicien professionnel ou à celui de l'éducateur ?

Il n'est pas facile de répondre à la première question. Elle constitue d'ailleurs un sujet très controversé. En fait, on peut distinguer dans l'éducation musicale trois catégories principales : l'éducation du musicien professionnel, l'éducation de l'érudit ou du musicologue, l'éducation du profane et de ses enfants. Seuls, les adeptes des deux premières catégories sont des spécialistes de la musique.

Jusqu'à une époque relativement récente, et c'est encore le cas dans de nombreuses régions, les professionnels formaient eux-mêmes des professionnels tandis que les profanes enseignaient aux autres profanes et à leurs enfants. Les uns héritaient d'une tradition musicale distincte de celle des autres, et la transmettaient ainsi à leurs élèves, créant une différence que la séparation des classes sociales contribuait à maintenir.

La culture moderne a fait presque complètement disparaître ce déséquilibre. Des innovations sociales, industrielles et plus tard techniques, ont trouvé leur application dans le domaine de la musique. D'autre part, grâce aux puissants moyens actuels de communications, certaines traditions ont été largement diffusées tandis que d'autres voyaient leur audience disparaître.

L'art cultivé par les habitants des villes tirait naturellement sa substance des traditions les plus répandues parmi les citoyens, c'est-à-dire les arts classiques et les arts populaires, qui étaient entièrement tributaires — c'est tout au moins ce que l'on pensait à l'époque — des techniques de la musique écrite (tradition écrite). La grande majorité des gens était sous l'influence d'une tradition beaucoup plus ancienne : la tradition orale.

Un effort fallacieux, quoique sincère

Aussi, il y a environ un siècle, les musiciens professionnels qui s'intéressaient aux questions pédagogiques décidèrent qu'il fallait apprendre aux élèves des écoles d'Etat, qui s'inscrivaient en nombre toujours croissant, à apprécier et à lire la musique écrite.

Effort fallacieux, quoique sincèrement poursuivi par des musiciens professionnels. L'erreur de cette tentative tient dans le fait qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a pas et qu'il n'y aura sans doute pas de sitôt assez de musiciens compétents pour enseigner l'art musical aux vastes auditoires scolaires. En effet, si le professeur n'est pas lui-même un musicien compétent, le professionnel de la musique conclura à juste titre que son enseignement ne vaut rien. Et si le musicien n'est pas qualifié en tant que professeur, l'éduca-

teur rendra le même jugement avec autant de raison.

Dans le passé, les éducateurs n'ont jamais suivi les musiciens sur ce terrain. Aujourd'hui, tout au moins aux Etats-Unis, ils tentent de justifier leur opposition. En un mot, au cours des derniers siècles, l'éducation fondamentale en musique et la musique dans l'éducation fondamentale ont pris un mauvais départ. Pour employer une autre métaphore, on peut dire que le gâteau a belle apparence mais qu'il est entièrement creux. Car le principal, en musique, est d'en faire et pas seulement d'écouter les autres en faire.

Il faudra enterrer la hache de guerre

On peut facilement entrevoir les conséquences d'un tel état de fait. Tandis qu'une minorité continuera à étudier sérieusement en prenant pour guide les traditions classiques et populaires, et qu'une autre minorité, qui grandira en importance, mélangera les traditions professionnelles et profanes, la plupart des gens continueront à recevoir l'enseignement de personnes qui, comme eux-mêmes, cultivent un art musical d'un genre très différent de celui de la tradition professionnelle.

En d'autres termes, les profanes continueront à enseigner aux autres profanes et à leurs enfants. Mais ce profane moderne ne ressemblera pas à l'ancien. Il sera tout autre, par exemple, que le chanteur populaire qui transmettait, sans pratiquement le modifier, l'art qui lui avait été inculqué. Il saura mettre à profit quelques-unes des techniques professionnelles, mais résistera à la tendance de fondre le profane et ses enfants dans le moule du professionnel incompetent, méthode qui a donné des résultats désastreux.

C'est ici que l'érudit — personnage méconnu et discret, demeuré à l'arrière-plan de la controverse — doit délaissier l'étude de l'histoire pour celle de la tradition orale, découvrir son mécanisme et rechercher comment elle peut s'ajuster à la tradition écrite et aux nouvelles conditions auxquelles toutes deux sont aujourd'hui assujetties. Avec son aide, il sera possible de répondre à notre deuxième question : doit-on donner la prééminence au point de vue du musicien professionnel ou à celui de l'éducateur de carrière ?

Ici, nous nous trouvons dans une impasse, car les points de vue du musicien et de l'éducateur s'opposent de plus en plus clairement l'un à l'autre. Traditionnellement, le musicien préconise la soumission de la personne à l'art. L'éducateur, par contre, s'intéresse principalement à la croissance de l'enfant. D'après le musicien, l'homme doit servir l'art; d'après l'éducateur, c'est l'art qui doit être au service de l'homme. Il faut donc adopter une méthode qui laisse le champ libre aux deux théories, chacune étant valable dans sa sphère.

On peut espérer toutefois que ces points de vues opposés trouveront un dénominateur commun, que des deux côtés on montrera une bonne volonté de s'entendre et de travailler ensemble, grâce au concours que pourra apporter l'expérience acquise d'un côté comme de l'autre. Ce n'est pas impossible, mais pour y arriver, il faudra enterrer la hache de guerre.

Festival musical des Druides et des Bardes...

LE voyageur qui vient de l'Angleterre saxonne et pénètre au celtique pays de Galles ne peut manquer de s'apercevoir qu'il entre dans le royaume de la musique. Car le chant y est aussi naturel qu'une simple conversation sur l'autre rive de l'Usk. Ce phénomène est dû, pour une part, à la vie souvent dure et austère des Gallois; mais il tient aussi au fait que ce peuple a derrière lui une longue tradition musicale et poétique dont les origines remontent aux Druides et aux Bardes.

Cette tradition ne s'est d'ailleurs jamais complètement éteinte. Aujourd'hui encore elle fleurit dans l'Eisteddfod national, festival qui est célébré chaque année dans une ville ou un village différents, alternativement dans le nord ou le sud du pays. Tout au long de l'année, poètes et musiciens se préparent à ce grand événement. Les membres des fameux chœurs de mineurs de la vallée de la Rhondda, qui sont la gloire du pays de Galles, passent leurs soirées à s'exercer, tandis que dans les comtés de Caernarvon et de Merioneth, pays de pâturages, les paysans quittent leurs fermes isolées et parcourent des kilomètres à pied pour se joindre aux chorales chargées d'interpréter le *Messie*, *Elie* ou des œuvres de compositeurs gallois. Partout, on travaille au poème — écrit dans la forme galloise traditionnelle, une des prosodies des plus anciennes et des plus complexes — qui remportera peut-être la suprême récompense : le trône du Barde. Même les enfants se préparent pendant une grande partie de l'année aux concours de chants et de danses organisés pour les juniors.

Cette année, l'Eisteddfod s'est tenu à Aberystwyth, et la petite ville, ainsi que les villages des alentours dans un rayon d'environ trente kilomètres, étaient remplis de visiteurs. Certains étaient venus du Canada, des Etats-Unis, d'Afrique du Sud, car les Gallois, qui sont de grands voyageurs et s'expatrient facilement, souffrent toujours et partout du mal du pays. Il y avait des Gallois de Londres, venus encourager leur propre chorale, des cousins celtes d'outre Manche — les Bretons — dont la langue est assez proche du gallois pour leur permettre de se faire comprendre et qui jouaient du biniou dans tous les coins du parc du Château; le régiment des Gardes Gallois était également présent mais en pensée : il avait envoyé un télégramme rappelant qu'il organisait à Berlin son propre Eisteddfod.

L'Eisteddfod est essentiellement une manifestation de patriotisme local et les participants se font un point d'honneur à ne parler que le gallois pendant la durée du festival. Chaque année, quelques esprits terre-à-terre font remarquer qu'on pourrait attirer beaucoup plus de touristes anglais et ainsi aplanir les difficultés financières du Comité d'organisation en décidant de mener une partie au moins des délibérations du jury en anglais; mais, chaque fois, cette motion est repoussée. Il se trouve toujours, d'ailleurs, un spectateur obligeant pour servir de traducteur, mais les Gallois sont intransigeants sur un point : l'Eisteddfod doit demeurer le témoignage de la vitalité de leur langue.

Dans le même esprit, la préférence est accordée aux œuvres de compositeurs locaux. Cette année, le concours de chœurs mixtes fut gagné par la chorale Skewen, qui exécuta le *Gweddi d'Arwel Hughes*, tandis que les mineurs de Treorchy, un des principaux centres musicaux du pays, remportèrent le prix des chœurs masculins en interprétant une version galloise du *Psaume XXIII*. Par contre, la coupe de la meilleure voix fut gagnée par un

cultivateur de Penmaenfach, M. R.-H. Rees, qui chanta en solo un air du *Messie*.

Les concurrents des différentes épreuves savent qu'ils chantent devant un auditoire terriblement sévère. C'est qu'au pays de Galles la culture musicale n'est l'apanage exclusif ni des spécialistes, ni même des plus instruits. Le sens de la musique est inné chez chaque ouvrier, paysan ou mineur, aussi la moindre erreur est-elle immédiatement remarquée et commentée. A cet égard, il n'est rien de plus curieux que d'assister aux discussions éminemment techniques et souvent houleuses qui suivent chaque numéro du programme.

Les juges du « Gorsedd » (groupe de Bardes) sont également très difficiles. Cette année, ils ont refusé de décerner la Couronne de l'Eisteddfod pour le meilleur poème en vers modernes. Il y eut, cependant, de nombreuses autres récompenses, car si l'Eisteddfod est principalement consacré à la musique et à la poésie, il s'intéresse également à toutes les branches de la culture. Ainsi, grâce à sa collection de traités de biologie et de biochimie, M. O. Roberts a prouvé qu'une langue aussi ancienne et aussi peu employée que le gallois peut s'adapter à l'exposition d'une pensée scientifique complexe. Des prix furent également décernés pour les meilleures traductions en langue galloise de textes français, espagnols et allemands ainsi que pour des pièces de théâtre, des danses folkloriques et des œuvres artistiques.

Mais le point culminant, l'apothéose de l'Eisteddfod, est incontestablement l'intronisation du Barde. Cette année, quelque vingt mille spectateurs attendent dans une atmosphère de ferveur passionnée le moment où le chef des Druides désignera l'homme que tous les Gallois vénéreront pendant les douze mois à venir comme leur meilleur poète. Entouré de l'ancien chef des Druides, un vieillard aveugle de 92 ans, et du Gardien de l'Epée, vêtus de longues robes et de voiles blancs; suivi par les membres du « Gorsedd » des Bardes, tous habillés de vert, le chef des Druides commença son discours. L'éloquence est de tradition chez les Gallois et dans ce pays, un grand prédicateur doit pouvoir jouer des émotions de son auditoire comme un musicien de son instrument.

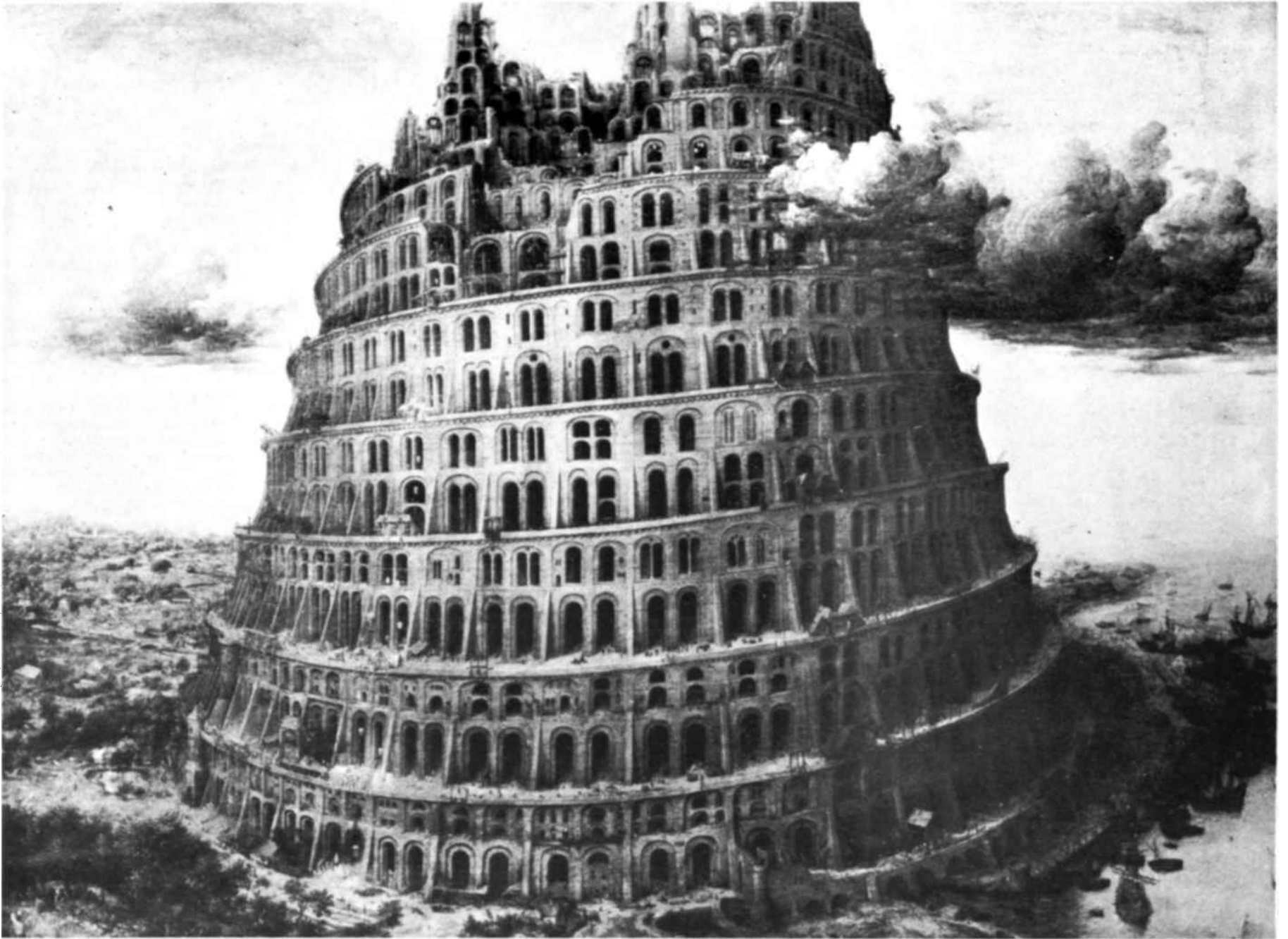
A mesure que l'atmosphère se faisait plus enthousiaste, les cris de *Hwll!* éclataient dans la salle en hommage aux concurrents. Enfin, le nom du lauréat fut proclamé : John Evans, instituteur du village de Llanegryn, pour son ode *Dwylo* (les mains). Des milliers de voix entonnèrent alors l'hymne national gallois, *Terre de mes aïeux*, tandis que la procession des Druides et des Bardes se frayait un chemin à travers la foule pour aller chercher le lauréat, le porter en triomphe vers l'estrade et l'installer sur le trône du Barde. Dans un silence impressionnant, on donna ensuite lecture de son poème devant un auditoire soudainement silencieux, attentif à ne laisser échapper aucune subtilité des rimes complexes.

La semaine de l'Eisteddfod se termina par une représentation de *Carmen*, traduit en gallois par un écrivain local et joué par la troupe de l'Opéra national gallois. Le lendemain, auditeurs et participants reprenaient leur travail — les uns à la mine, les autres à la ferme ou dans les petites écoles de village.

Un Eisteddfod s'est terminé, mais un autre se prépare et déjà le samedi soir les chœurs s'exercent tandis que les harpistes et les poètes rêvent des succès qu'ils remporteront... l'an prochain.

Un épisode historique de l'Eisteddfod : S.M. la Reine Elisabeth reçoit le titre d'Ovate honoraire du Gorsedd des Bardes Gallois lors de la cérémonie qui s'est déroulée en 1946 à Mountain Ash (la Reine était alors princesse héritière).





Ce tableau de Pieter Bruegel l'Ancien, représentant la Tour de Babel, a été récemment exposé à Paris, au Petit-Palais, parmi les chefs-d'œuvre de la Collection D.G. van Beuningen. La Tour de Babel est le symbole de l'incompréhension entre les peuples, elle-même résultant de l'incompréhension des langues étrangères. Les recherches archéologiques modernes ont révélé que

la Tour de Babel fut construite par les anciens Babyloniens près de l'Euphrate (aujourd'hui en Irak). La Tour était le plus haut des temples suméro-babyloniens. Véritable pyramide à étages, elle avait 96 mètres de hauteur. Cinquante huit millions de briques entraient dans la construction de la Tour, connue également sous le nom de « Maison de la Fondation du Ciel et de la Terre »

LA SAGESSE D'AL DJAHIZ TRAVERSE LES FRONTIÈRES

par Georges Fradier

UN écrivain se rend célèbre dans son pays. Il meurt, et ses livres ne cessent pas de faire l'admiration ou les délices des lettrés — mais d'un petit nombre de lettrés : ceux qui parlent sa langue. Le reste du monde l'ignore et semble devoir l'ignorer toujours.

Brusquement, tout change. Quelqu'un s'avise de traduire l'œuvre de cet écrivain dans une autre langue que comprennent cinquante ou cent millions d'hommes. Le vieil auteur passe la frontière; son fantôme vient s'asseoir parmi les étrangers et leur apporte des richesses nouvelles. Avec lui entre un peu de l'esprit, de la sagesse, de la poésie de son peuple et de son temps.

Cette aventure qui n'est pas si fréquente qu'on pourrait le croire, arrive aujourd'hui à un curieux homme de lettres mort depuis tantôt onze siècles : la renommée d'Abu Utman Amr ibn Bahr Al Djahiz n'avait pas franchi les bornes du monde musulman, sinon pour toucher de rares orientalistes, avant la parution du *Livre des Avars*, traduit par M. Charles Pellat et publié dans la Collection Unesco d'Œuvres Représentatives.

Voici donc Al Djahiz, né en 776 ou 777 à Basra, qui était alors une grande ville aux canaux innombrables, pleine de marchands, de chanteurs et de grammairiens, porte de l'Orient et centre du commerce iraquien avec l'Inde et la Chine. Les gens de Basra passaient pour avoir l'esprit vif et le caractère difficile. Mais il semble qu'Abu Utman ne reçut guère en partage que leurs qualités intellectuelles. Pour le reste, il savait le prix de la souplesse et de la courtoisie, et comment un homme cultivé mérite une vie tranquille, sans déshonneur certes, mais sans sacrifices.

Il fut un écrivain, rien de plus, rien de moins : pas d'engagement dans les querelles du siècle et point de « second métier » obligatoire. La carrière de ce littérateur arabe contemporain de Charlemagne ressemble à celle d'un jeune homme ambitieux et bien doué dans l'Europe du XVII^e siècle. Il s'agissait de réussir dans la capitale et d'y trouver un protecteur. Comment vivre de sa plume sans troquer pour cadeaux et pensions quelques dédicaces? Abu Utman dédia donc un livre au khalife et « réussit » à Bagdad.

Succès sans platitudes, toutefois, et ce livre n'était pas celui d'un flatteur. Il concernait les problèmes très épineux alors et très discutés de l'institution politique et religieuse du khalifat lui-même, et sans prendre aucun parti, exposait tranquillement les opinions les plus diverses.

Le khalife Al Mamun fut bon prince, et son vizir Ibn Al Zayat, qui d'ailleurs se piquait de littérature, se montra sensible à l'érudition impartiale. Dès ce jour, Al Djahiz eut les faveurs officielles et partagea son temps entre sa maison de Basra et les résidences du souverain, l'hiver à Bagdad, l'été à Samana.

Il écrivait. Il écrivait sur toutes choses : théologie, histoire naturelle, poésie, géographie, avec une heureuse fécondité que ne troublèrent même pas les coups d'Etat

et les révoltes. Le vizir tomba en disgrâce, le khalife disparut; leurs rivaux et successeurs n'eurent pas moins d'amitié pour Al Djahiz — qui sut vieillir sagement et ne se retira tout à fait chez lui qu'en raison de son hémiplégie et de ses rhumatismes. D'ailleurs, il n'aimait plus le parti au pouvoir qui était alors réactionnaire et ne durait que par la tradition.

Car Al Djahiz fut une sorte de novateur. Membre d'une école (les Mutazilites) qui refusait de s'en tenir à la lettre de l'orthodoxie pure, prenait son bien où elle le trouvait et son inspiration dans tous les livres possibles, préparant ainsi l'essor de la science et de la pensée arabes ou XI^e siècle. C'est ainsi que le *Livre des Animaux*, d'Al Djahiz, fut, avec la *Botanique* d'Abu Hanifa, un des premiers témoignages de l'étude de la nature. Les citations d'Aristote y sont nombreuses, sans que l'influence grecque y soit pourtant bien notable. Les citations des poètes n'y manquent pas non plus et servent de *loci probantes*, comme dans tous les traités du moyen âge européen. Mais il y a aussi les observations de l'auteur, qui s'attache à démontrer l'unité de la nature et l'égalité valeur, aux yeux du savant, de toutes ses parties — Al Djahiz montrait d'ailleurs une singulière prédilection pour les insectes. On trouve même dans ce *Livre des Animaux* l'ébauche de certaines théories fort modernes sur l'évolution et l'adaptation des insectes.

On ne saurait pourtant considérer Al Djahiz comme un savant, ou comme un spécialiste de quoi que ce soit. Il composa des ouvrages sur le blé et le palmier, sur les métaux, sur les Blancs et les Noirs, sans préférence à l'agronomie, à la minéralogie ou à l'anthropologie, mais plutôt pour inciter à ces études, tout en amusant le lecteur. S'il traitait de sujets théologiques, c'était encore avec élégance, et en préférant, aux déductions spéculatives, les arguments tirés de l'histoire et de l'expérience personnelle.

Le *Livre des Avars*, par exemple, n'est certes pas un traité de l'avarice. C'est un recueil d'anecdotes, de souvenirs, de citations savoureuses, de réflexions primesautières, le tout apparemment sans le moindre souci de composition : libres propos d'un vieillard souriant, diseur, qui ne croit plus guère à l'enseignement et n'en parle que par humour : « Dans ce livre, tu trouveras trois choses : des arguments originaux, des ruses subtiles, des anecdotes amusantes. Tu pourras y puiser à ton gré de quoi rire et te distraire, si le sérieux t'ennuie. » Là-dessus, Al Djahiz, toujours amateur de digressions, s'embarque dans une charmante apologie de la gaieté pour conclure dignement : « Le rire et la plaisanterie ont une mesure et un juste milieu; quand on dépasse cette limite, ou tombe dans la frivolité, et quand on ne l'atteint pas, on n'est pas équilibré. »

En fait, si l'on prend aujourd'hui plaisir à ce livre, c'est surtout en raison des hommes et de la terre qu'il évoque. Aussi vivants, aussi familiers, les documents historiques sont rares. Grâce à celui-ci, on fait connaissance brusquement avec la société iraquienne du IX^e siècle : ses coutumes, ses travers, sa culture, son folklore, ses bonnes histoires, ses soucis d'argent, sa police, son commerce, ses menus, sa vie quotidienne enfin, dont l'Histoire-Bataille ne nous avait jamais parlé. Al Djahiz ne croyait, cette fois, présenter que des avars, mais, à leur propos, il livre une étude de mœurs. Curieux avars, dont le vice ne concerne en général que la nourriture : tel qui à table rationne ses invités, leur distribue de l'or et des bijoux. On entrevoit une civilisation déjà brillante, mais encore toute proche de ses origines et des austérités de la vie nomade. Toute chargée aussi de la poésie du désert, de la poésie des hommes du désert qui surent transfigurer si merveilleusement leur pauvreté. Un Bédouin décrit son repas : « On nous a apporté du froment rouge comme des becs de rossignols et nous en avons pétri un pain que nous jetâmes sur le feu; la braise en sortit comme le ventre déborde sur la sangle. Nous en fîmes ensuite de la panade qui se promenait dans la graisse fondue comme l'hyène se promène sur les dunes de sable. Puis on nous apporta des dattes pareilles à des cous de lézards et dans lesquelles les dents s'enfonçaient. »

Al Djahiz dut transcrire avec amour ce petit poème en prose que son humour et son érudition lui eussent interdit de composer. On devine l'homme de bonne compagnie, curieux de tout, pas très profond, mais toujours à l'affût des « anecdotes et des arguments » qui l'aideront à comprendre et à se faire entendre. Son *Livre des Avars* s'insérait dans une véritable série d'essais sur la société : « Des Voleurs », « Des jeunes Galants », « Des Maîtres d'Écoles », « Des Chanteurs », etc. L'ouvrage sur les femmes abordait la psychologie des sexes et dans une autre série, l'auteur se faisait le champion de l'égalité des trois peuples qui composaient alors le monde musulman : Arabes, Persans et Turcs.

A Basra, tous pleurèrent Abu Utman Amr Ibn Bahr Al Djahiz, quand il mourut à quatre-vingt-onze ans. Ils pleuraient un excellent écrivain mais surtout un brave homme. On regrette de ne pas avoir son portrait. Il était fort laid, paraît-il, avec de gros yeux proéminents, et c'est le sens de son surnom Al Djahiz. A cause de cette infortune, le khalife Al Mutawakkil avait même renoncé à le nommer précepteur de ses fils. Mais une telle laideur fait penser à celle de Socrate : le sourire et l'intelligence devaient la compenser, l'éloquence charmante la faire oublier. Al Djahiz n'eût pas insisté, peut-être, sur la stratégie ni sur le Droit Canon. Il eût enseigné, donnant ce qu'il avait, la libre curiosité, la tolérance, le goût de l'amitié, le respect du langage, un peu de scepticisme... C'est aller trop loin, probablement, que d'annoncer déjà Michel de Montaigne. En tout cas, il faut plaindre les fils du khalife.

" ON NE P FAUX

LES théories sur la nature humaine ont été aussi nombreuses que les feuilles dont, selon le poète, les ruisseaux de Vallombrosa étaient jonchés ; mais c'est seulement au début du vingtième siècle que la nature humaine a commencé à faire l'objet d'une étude scientifique sérieuse. Cette étude a permis d'établir une multitude de faits qui donneront matière à réflexion à tous ceux qui s'intéressent aux études sociales ou qui exercent une influence sur l'opinion publique.

L'expression « nature humaine » peut avoir plusieurs sens, qui ne sont d'ailleurs pas inconciliables ; aussi, tant que nous ne l'aurons pas examinés et conciliés, ne pourrions-nous donner aucune définition succincte, valable et facilement intelligible de ce qu'on entend exactement par « nature humaine ». Il est toutefois, dès maintenant, possible de préciser plusieurs points importants.

Disons tout d'abord qu'aucun organisme de l'espèce qui a été si prématurément appelée « homo sapiens » ne possède à la naissance, la nature humaine. Ce que l'être humain apporte avec lui en naissant n'est qu'un ensemble complexe de virtualités. La condition d'être humain n'est pas un état dans lequel on naît, mais un état auquel la naissance donne accès : il faut apprendre à être humain. Cette distinction est importante, car la vieille croyance au caractère inné de la nature humaine a été la source d'innombrables malentendus d'ordre personnel, social et politique, et d'une somme immense de souffrances humaines.

Quels sont les caractères ou qualités, quelle est la nature particulière qui distinguent l'homme de tous les autres êtres ? Si l'on considère les caractères physiques évidents, on dira que l'homme est un mammifère de l'ordre des primates, du genre « homo » et de l'espèce « sapiens ». Mais comment le classer du point de vue psychologique ?

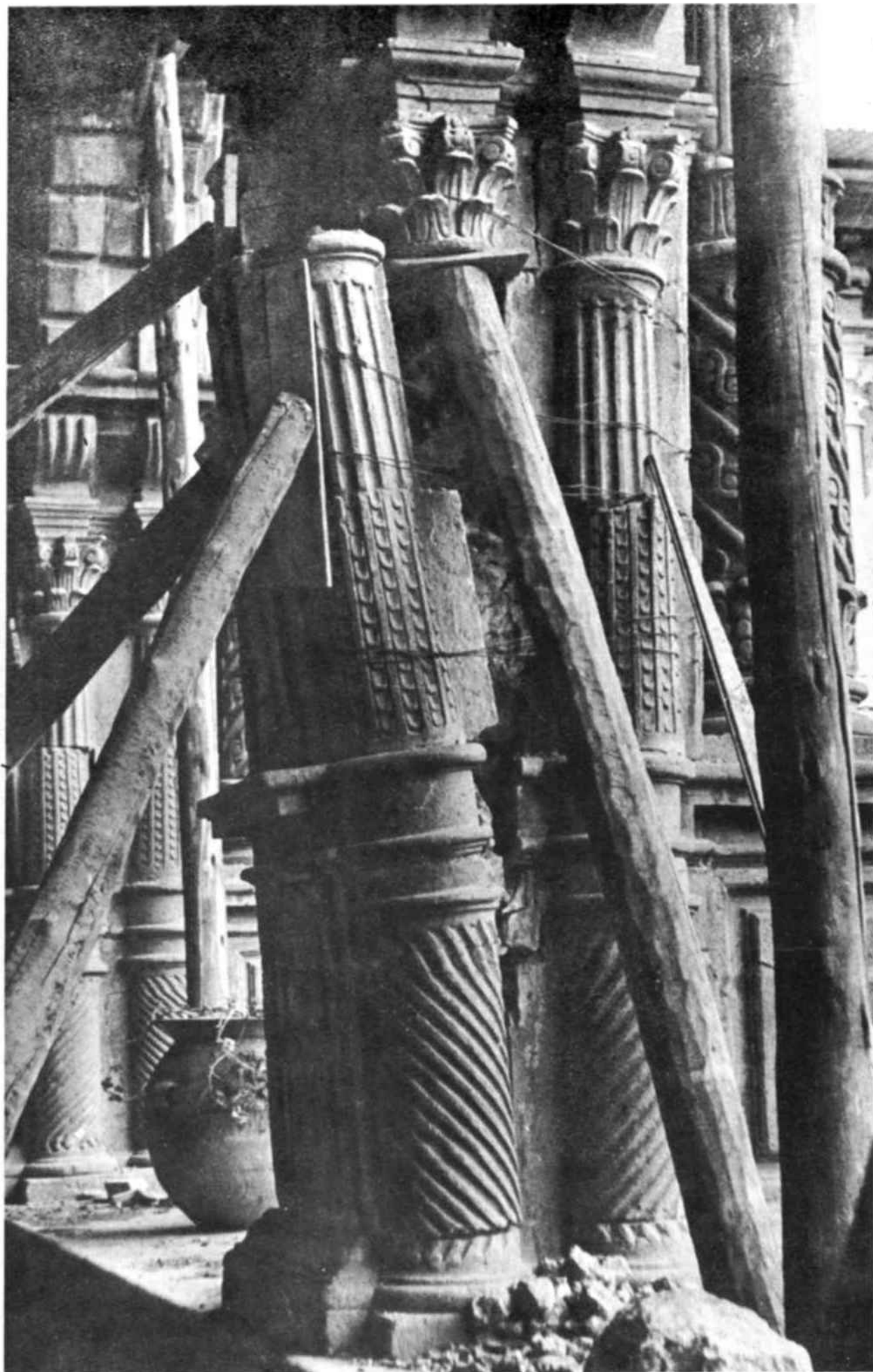
Certes, tout être qui, du fait de ses caractères physiques, est classé comme homme, sera appelé « homo sapiens » ; mais il ne sera véritablement « humain » que le jour où il se conduira de la manière qui caractérise l'être humain. S'il est vrai qu'un organisme humain doit apprendre à se conduire de la manière qui est proprement humaine, alors tout organisme qui n'apprend pas à se conduire ainsi ne saurait être appelé humain. En un sens, ce raisonnement est valable ; en l'examinant de plus près, on pourra éclairer le sens de l'expression si obscure de « nature humaine ».

Le fait est que l'homme est humain à la fois par ses caractères physiques et par ses caractères mentaux. Ces deux séries de caractères semblent avoir été solidaires au cours de l'évolution de l'homme. Il n'y a pas plus de raison de refuser au nouveau-né la qualité d'être humain parce qu'il ne sait pas parler que parce qu'il ne sait pas marcher dans la position verticale. Ce qu'il y a de merveilleux chez le nouveau-né, c'est ce qu'il promet d'être et non ce qu'il est en fait — ce qu'il promet d'être si certaines conditions sont remplies. Le jeune singe peut faire beaucoup plus de choses que le jeune être humain, mais ce que l'on est en droit d'attendre de l'enfant dépasse de beaucoup ce que l'on est en droit d'attendre même du plus intelligent des singes.

En quoi consiste donc cette promesse de l'enfant ? Tout simplement en ceci : une aptitude remarquable à apprendre à se servir de symboles complexes et de rapports entre ces symboles, le symbole étant défini comme la signification ou la valeur qu'attribuent à une chose ceux qui l'utilisent. Quant au singe, il appartient au monde physique ; c'est quelque chose de physique qui révèle quelque autre chose ou quelque autre événement. Le symbole appartient au monde humain de la signification. Or, on admet généralement que le nouveau-né est incapable de se servir de symboles ; c'est un art qu'il doit apprendre, et si on ne le lui enseigne pas, il ne l'apprendra pas.

Ainsi nous pouvons dire que la nature humaine est cet ensemble uniquement humain d'aptitudes virtuelles à être humain que possède en naissant l'organisme de l'homo sapiens. Il convient d'insister sur cette notion d'aptitudes virtuelles en l'opposant à l'erreur commune selon laquelle l'être humain naîtrait avec certains traits ou caractères déterminés qui n'auraient besoin que de temps pour se développer ; les recherches effectuées depuis trente ans prouvent, au contraire, de plus en plus nettement, que les traits et caractères de l'organisme sont, dans une large mesure, déterminés par le genre de stimulation culturelle que reçoivent ces virtualités.

Ce qu'on a pris généralement pour la nature humaine n'est, en réalité, que le comportement acquis de l'individu ; ce comportement peut devenir — et devient habituellement — une seconde nature ; celle-ci peut elle-même être appelée humaine, puisqu'elle est une fonction de la nature de l'homme en interac-



LA RESTAURATION DE CUZCO

Le dimanche 21 mai 1950, dans l'après-midi, de nombreux habitants de Cuzco (Pérou), étaient rassemblés aux abords de la ville pour assister à un match de football. Ils pouvaient apercevoir au loin les énormes édifices de pierre des anciens Incas, qui étincelaient sous les rayons du soleil. Brusquement, à 13 h. 39, la terre commença à trembler. Quelques minutes après, à l'intérieur de Cuzco, on comptait plus de cent tués et deux cents blessés. La ville elle-même était en ruines, 3.000 habitations avaient été détruites, 1.300 seulement étaient encore habitables. L'ensemble des dégâts fut estimé à plus de 33 millions de dollars.

En fait, Cuzco se compose de trois villes : une cité inca, une ville coloniale de type espagnol et une ville moderne. Les nombreux monuments de cette antique cité témoignent du rôle important qu'elle a joué au cours des différentes périodes de sa longue histoire, qui s'étend de la civilisation Inca pré-colombienne à l'époque contemporaine. Un grand nombre de ces monuments furent gravement endommagés par le séisme.

Immédiatement après la catastrophe, le gouvernement prit des mesures d'urgence pour faire face à la situation épouvantable qui régnait dans la ville. Des crédits spéciaux furent votés par le Congrès pour la reconstruction des églises et des monuments histori-

ques. Cependant, l'opinion publique était divisée quant à la manière dont les travaux devaient être entrepris et il paraissait difficile d'arriver à un accord. Le gouvernement péruvien demanda à l'Unesco d'envoyer à Cuzco une mission technique internationale pour participer à l'élaboration des plans. Dirigée par le professeur Georges Kubler, de l'Université Yale, cette mission arriva à Cuzco en juin 1951. Elle se mit immédiatement au travail, évalua les dégâts et établit un plan de reconstruction.

Ses conclusions ont été groupées dans un ouvrage illustré, que l'Unesco vient de publier en anglais dans la série Musées et Monuments (1). On y trouve une description détaillée des effets du tremblement de terre, notamment en ce qui concerne l'architecture religieuse, les habitations coloniales, les rues et les places. L'ouvrage indique en outre que la reconstruction de la ville sera finalement confiée à un Comité spécial créé par le gouvernement péruvien en collaboration avec l'Administration d'Assistance technique des Nations Unies. La photo ci-dessus montre les dégâts provoqués par le séisme dans le cloître principal d'une des églises de l'époque coloniale : l'Iglesia de la Merced.

(1) Prix : 1,50 dollar ; 8/6 ou 400 francs français. L'édition française de cet ouvrage paraîtra prochainement sous le titre : « Cuzco, conservation et reconstruction. »

EUT CHANGER LA NATURE HUMAINE "

AFFIRME UN ANTHROPOLOGUE MODERNE

par M. F. Ashley Montagu

Professeur d'anthropologie à l'Université Rutgers (U.S.A.)

tion avec son milieu ; mais il ne faut pas la confondre avec la nature innée de l'homme ; c'est précisément sur ce point qu'on se trompe ordinairement. La nature humaine peut donc s'exprimer, ou plutôt être amenée à s'exprimer, de manières très diverses. Mais, comme l'ont montré les dernières recherches, ces diverses manières sont déterminées non par des facteurs innés, mais par des facteurs mésologiques.

L'homme naît non avec l'aptitude à parler telle ou telle langue, mais avec l'aptitude au langage ; cette aptitude ne se développera jamais en l'absence de stimulus convenables. Ces stimulus se présentent d'ordinaire sous la forme que détermine un certain milieu de sorte que ce que l'organisme humain apprend à exprimer par le langage a une origine purement sociale, exactement comme la manière dont il apprend à manger est déterminée par des facteurs sociaux. Or le langage, les couteaux et fourchettes, et les doigts sont les uns et les autres des instruments qui doivent permettre de modifier le milieu ; mais alors que les doigts sont des instruments naturels, le langage, les couteaux et les fourchettes sont des instruments artificiels. De toute évidence, il n'est pas dans la nature primitive

Nous présentons à nos lecteurs de larges extraits d'un article paru dans le dernier numéro de « Science et Société », revue trimestrielle de l'Unesco. Dans cet article, le Professeur Montagu expose son point de vue sur les résultats de certaines recherches scientifiques entreprises sur le caractère de la nature humaine, et qui font actuellement l'objet de vives controverses.

dire d'une partie innée et d'une partie acquise. La plupart des erreurs qui ont été commises dans le passé s'expliquent par le fait que celle-ci a été confondue avec celle-là.

Alors que la nature humaine est fondamentalement la même chez tous les hommes, la nature humaine secondaire varie souvent d'un homme à l'autre par suite des différences historiques entre les cultures. Nous dirons, pour être brefs, que la nature humaine revêt des formes secondaires qui dépendent du processus particulier de socialisation dans le cadre duquel elle s'est développée, le type de

natale comme sans intérêt pour l'étude de la nature humaine. Et pourtant, il y a près d'un siècle et demi, le poète Coleridge écrivait : « L'histoire de l'homme au cours des neuf mois qui précèdent sa naissance serait probablement beaucoup plus intéressante et renfermerait des événements bien plus importants que les soixante-dix années suivantes. » Il a fallu cent cinquante ans à la science pour en venir à une conclusion qui n'est pas loin de confirmer ce que supposait Coleridge.

On peut aujourd'hui prouver qu'il existe une liaison très étroite entre le système nerveux de la mère et celui du fœtus, par l'in-

n'est presque certainement pas ainsi que les choses se passent. Ce qui arrive apparemment, c'est qu'un trouble affectif de la mère se manifeste par des impulsions qui cheminent ensuite jusqu'à la glande pituitaire. Celle-ci sécrète alors certaines hormones qui se déversent directement dans le courant sanguin pour aller activer les glandes qui se trouvent dans les autres parties du corps ; comme la plupart, sinon la totalité de ces hormones sont de dimensions moléculaires assez réduites pour traverser le placenta, elles passent dans le fœtus et exercent une action sur lui.

Il est aujourd'hui bien établi que le fœtus peut réagir sous l'effet d'un stimulus tactile, d'une vibration, d'une différence de ton et de hauteur de voix, d'un son, d'une saveur et de certains gaz. En d'autres termes, il est évident que, loin d'être totalement isolé du monde extérieur, l'organisme fœtal est beaucoup plus sensible à son action qu'on ne l'avait jamais soupçonné.

On admet généralement que l'homme, à sa naissance, ne porte pas en lui ces pré-déterminantes biologiques du comportement qui caractérisent les autres animaux. L'homme naît sans instincts, sans ces dispositions psychologiques qui font que d'autres animaux répondent de telle manière à tel stimulus qu'accompagne telle émotion. La forme des réactions de l'animal est prédéterminée ; mais l'homme doit apprendre les formes que revêtiront ses réactions. Tandis que les autres animaux sont surtout des êtres d'instinct, l'homme est un être d'habitudes — et ses habitudes il les acquiert dans la culture où il naît. Mais elles sont organisées par cette culture autour d'un certain nombre d'impulsions, de tendances ou de besoins fondamentaux. Ces divers noms qu'on a donnés tour à tour à une même réalité ne sont guère plus que des étiquettes apposées sur des conditions physiologiques dont la vraie nature est loin d'être connue.

On est à peu près d'accord sur le nombre et la définition des besoins fondamentaux. On peut définir un besoin fondamental comme une exigence de l'organisme, exigence qu'il faut satisfaire si l'on veut que l'organisme et le groupe continuent de vivre. Les principaux besoins fondamentaux sont la faim d'oxygène, la soif, le besoin de nourriture, l'activité, le repos, le sommeil, la défécation et la miction, l'appétit sexuel, la crainte et le refus de la douleur. Malinowski a défini les besoins fondamentaux comme étant « les conditions biologiques et mésologiques qui doivent être remplies pour que l'individu et le groupe continuent de vivre ».

Cette définition appelle une remarque importante : du fait qu'elle porte sur le groupe aussi bien que sur l'individu, elle s'écarte sur un point essentiel de la vieille notion d'« instinct », qu'elle améliore sensiblement. Elle reconnaît explicitement que l'homme, sinon tous les autres animaux, fonctionne forcément dans le cadre d'un groupe et que, tout au moins en ce qui concerne les êtres humains, il n'existe absolument pas de cas où le fonctionnement, c'est-à-dire le comportement de l'individu, soit indépendant de tout groupe. Lorsque l'être humain se comporte socialement, cela veut dire qu'il a été « socialisé » à l'intérieur d'un groupe humain — et s'il ne l'a pas été, alors il ne se conduit pas comme un être humain (1). En fait, la personne humaine se relie à elle-même dans la mesure où elle se relie au groupe.

L'un des principaux mythes de notre tradition occidentale est l'idée que l'enfant hérite en naissant de certains caractères non seulement physiques, mais encore psychologiques provenant d'ancêtres sub-humains. C'est ainsi qu'on prétend que le jeune *homo sapiens* hérite en partie de la prétendue « agressivité » de la nature animale. Freud et Jung posent en principe que l'agressivité de l'homme est innée et considèrent la civilisation comme un effort plus ou moins fructueux pour dominer cette agressivité innée.

Le postulat de Freud sur l'existence d'un « instinct de mort » ne trouve plus guère créance aujourd'hui ; mais l'expression synonyme d'« instinct de destruction » qu'il a également employée demeure courante dans les écrits d'inspiration psychanalytique. On assimile ce prétendu « instinct de destruction » à la prétendue agressivité innée de l'homme ; et c'est pourquoi une des principales conceptions de la nature humaine est aujourd'hui liée à l'idée que l'homme naît avec des tendances foncièrement agressives.

(Suite au verso)

(1) On ne connaît pas d'exemple d'enfants humains qui se soient développés dans un isolement total (malgré la publication de nombreux récits tendant à prouver le contraire) ; mais on connaît plusieurs cas d'enfants qui ont vécu presque totalement isolés de tout contact humain pendant plusieurs années (ces cas seront examinés dans un ouvrage que prépare actuellement l'auteur) ; ces enfants deviennent des êtres qui n'ont pour ainsi dire rien d'humain ; très souvent ils sont même psychiquement aveugles et sourds, incapables de marcher et de courir ; et la parole se borne chez eux à la production des sons les plus élémentaires.



Un bébé homo sapiens : est-il né avec une nature humaine ?

ou innée de l'homme de créer des outils. On n'a scientifiquement constaté chez l'homme l'existence d'aucune tendance naturelle à fabriquer des couteaux ou des fourchettes ou à parler l'italien ; les aborigènes australiens n'utilisent ni couteaux, ni fourchettes et ils ne parlent pas l'italien, non parce qu'ils ne pourraient pas le faire, mais parce qu'ils se trouvent être nés dans un milieu culturel où l'on mange avec ses doigts et où l'on utilise une autre langue.

Bref, la manière dont une personne se comportera, ce qu'elle fera, pensera ou dira, la langue dans laquelle elle l'exprimera et les outils dont elle fera cas sont déterminés moins par sa nature innée que par son expérience acquise. Cela nous donne la réponse que nous cherchions : la nature humaine est cette aptitude unique à se servir de symboles complexes, que l'organisme de l'homme possède en naissant et qui se développe dans un milieu culturel favorable, le produit de ce développement étant un être humain, fait sur mesure et adapté à la culture dominante par laquelle il a été conditionné. Le processus d'assimilation des formes culturelles traditionnelles est appelé « socialisation ». Nous pourrions donc appeler *nature humaine primaire* le développement « socialisé » de ces virtualités. Ainsi la nature se compose d'éléments primaires et d'éléments secondaires, c'est-à-

ce processus étant déterminé par l'histoire culturelle du groupe.

Il est d'usage, dans les pays de civilisation occidentale, de compter l'âge humain à partir de la naissance, mais, dans d'autres civilisations, notamment la chinoise, on compte l'âge à partir du moment de la fécondation ou de la conception. Des recherches récentes démontrent que cette dernière méthode est scientifiquement de beaucoup la meilleure. C'est une erreur que d'imaginer l'enfant qui naît comme une sorte de « table rase », sans histoire antérieure, et commençant à vivre pour ainsi dire au moment de sa naissance.

On enseignait, jusqu'ici, dans nos établissements scientifiques que le fœtus *in utero* est si bien protégé, si parfaitement isolé de la quasi-totalité des stimulations provenant soit de la mère, soit du monde extérieur, que son développement est autochtone et dépend uniquement des ressources dont il dispose en lui-même et des aliments qu'il tire du placenta. On enseignait, et on enseigne encore très souvent, que puisqu'il n'existe pas de liaison nerveuse entre la mère et le fœtus, l'état nerveux de celle-ci ne peut en aucune manière influencer le développement de celui-ci.

Partant d'une telle conception des rapports entre la mère et le fœtus, il n'est pas étonnant qu'on ait considéré la période pré-

termédiaire du fluide sanguin (porteur d'oxygène et d'anhydride carbonique).

Il y a tout lieu de croire que lorsqu'une femme enceinte subit un choc affectif, ce choc peut se transmettre, au moins sous une forme chimique, au fœtus qu'elle porte. Les chercheurs du Fels Institute d'Antioch College, Yellow Springs (Ohio), ont constaté que les troubles affectifs de la mère provoquent un accroissement sensible de l'activité du fœtus. Ils ont également observé que la fatigue de la mère se traduit par une hyperactivité du fœtus, et que lorsque la mère éprouve un grave ébranlement affectif, surtout au cours des derniers mois de la grossesse, elle met généralement au monde un enfant irritable, agité et difficile à nourrir.

« Un enfant de ce genre, dit Sontag, est en fait un névropathe dès sa naissance, par suite d'un développement fœtal dans un milieu défavorable. Dans ce cas, ce n'est pas l'entourage familial défavorable ni aucune autre influence postnatale qui le rend névropathe : il l'était déjà avant même de voir le jour. »

Bien plus, il est prouvé qu'en provoquant des troubles de la nutrition, les troubles affectifs de la mère influent sur la formation du squelette du fœtus. Nous ne voulons pas dire, bien entendu, que les états affectifs de la mère se transmettent tels quels au fœtus ; ce



" ON NE PEUT CHANGER LA NATURE HUMAINE " FAUX ! AFFIRME UN ANTHROPOLOGUE MODERNE

(Suite des pages 14 et 15)

Or, cette idée ne repose sur rien. Il ressort au contraire de toutes les observations recueillies par des chercheurs compétents que l'homme est, à sa naissance, dépourvu de toute tendance agressive.

Le professeur Abraham Maslow écrit : « Les impulsions humaines qui, au cours de toute notre histoire, paraissent avoir été les plus profondes, les plus instinctives, les plus constantes et les plus largement répandues, c'est-à-dire les impulsions à la haine, à la jalousie, à l'hostilité, à la cupidité et à l'égoïsme, apparaissent aujourd'hui avec une évidence croissante, comme acquises et non instinctives. Il s'agit là à peu près certainement de réactions neuro-pathologiques déclenchées par des situations défavorables, et particulièrement par la frustration d'impulsions et de besoins qui sont chez nous vraiment fondamentaux et de caractère quasi instinctif. »

De son côté, le professeur Gardner Murphy écrit : « L'observation du comportement du tout jeune enfant ne nous permet plus de dire que chaque individu a une tendance irrépressible à se mettre en avant et à réclamer tous les jouets ou tous les soins qu'il peut obtenir ; nous commençons, au contraire, à nous demander s'il n'existe pas dans notre société quelque chose qui s'oppose à la satisfaction des besoins de l'enfant et qui le rend par suite agressif. »

En fait, il semble bien que l'agressivité se développe d'ordinaire chez l'enfant à la suite d'une frustration, c'est-à-dire de la non-réalisation d'une satisfaction attendue. L'enfant s'attend à voir ses besoins satisfaits ; s'ils ne le sont pas, il se sent frustré et il réagit normalement par un comportement agressif. On commence à comprendre aujourd'hui que l'agression est, en fait, pour l'enfant, un moyen d'attirer l'attention de l'adulte sur ses besoins, et d'obtenir qu'on les satisfasse. (Je crois que le regretté Ian B. Suttie a été le premier à signaler ce fait dans son important *The Origins of Love and Hate*, Kegan Paul, Londres, 1935.)

Il découle de cette interprétation qu'il convient d'adopter devant le comportement agressif de l'enfant une attitude très différente de celle qu'on adoptait habituellement jusqu'ici. Chez tout être humain, le comportement agressif est très souvent la riposte à une frustration, c'est-à-dire la riposte à la frustration d'une satisfaction attendue.

Il devient de plus en plus évident que l'enfant naît non seulement avec le besoin d'être

aimé, mais encore avec le besoin d'aimer ; il n'éprouve certainement aucun besoin inné d'être agressif.

Cette vision de la nature humaine est très différente de la conception traditionnelle. C'est à cette conception ancienne que répondaient les théories sur le « caractère belliqueux inné » de l'homme et les généralisations faciles sur la « brute » qui est en l'homme, auxquelles se complaisaient naguère tous les « connaisseurs » de la nature humaine. Les recherches récentes ont prouvé que cette conception de la nature humaine est fautive. L'homme ne naît ni mauvais ni agressif, mais on le rend tel. Cela étant, nous devons bien nous pénétrer de cette idée que le meilleur moyen d'améliorer la nature humaine est de modifier non l'héritage biologique de l'homme, mais son héritage social, c'est-à-dire de modifier les conditions qui provoquent des déséquilibres à l'intérieur de la société. Comme l'écrit le professeur Warder C. Allee : « Malgré toutes les apparences contraires, les tendances altruistes de l'homme reposent, tout autant que l'homme lui-même, sur une ascendance animale. Fortes ou faibles, nos tendances au bien sont aussi innées que nos tendances à l'intelligence ; nous aurions tout à gagner à un renforcement des unes et des autres. »

La philosophie évolutionniste, en insistant sur la lutte pour l'existence et la survivance du plus apte, nous a présenté la nature comme un état de concurrence entre des êtres « aux dents et aux griffes sanglantes » ; c'était ne voir qu'un aspect des choses et négliger presque totalement les facteurs de coopération et d'entraide qui jouent un si grand rôle dans l'eucologie, dans l'équilibre de la nature. Bien que la conception de la nature s'en trouvât dangereusement faussée, c'est sur cette base que s'édifia une théorie de la nature humaine qui trouva aussi facilement créance que la théorie évolutionniste de la nature, inspirée de la civilisation industrielle du laisser-faire.

L'une de nos conclusions les plus importantes est peut-être qu'aucun stéréotype n'a jamais été plus faux que celui qu'exprime la formule : « On ne peut pas changer la nature humaine ». Au contraire, nous constatons que l'homme est le plus souple, le plus malléable et le plus éduicable de tous les êtres vivants, et que l'éducabilité est même un caractère spécifique de l'*homo sapiens*. L'homme est par excellence l'animal qui apprend, et il reste pendant tout le cours de sa vie capable d'apprendre et de modifier ses conceptions et ses habitudes.

La nature humaine, heureusement, est plus riche de promesses que ne le donnerait à penser tout ce que l'homme a réalisé jusqu'à présent.